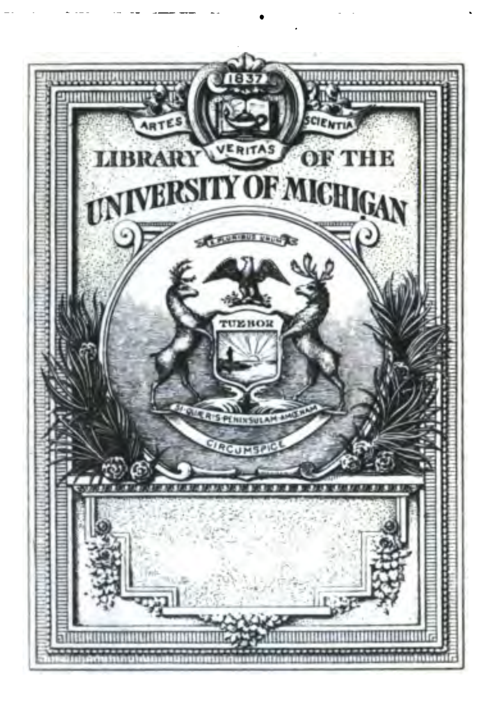
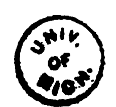

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME QUATRIÈME.


UNIV.
OF
MICH.



Que Pan soit l'inventeur de la flute champêtre
C'est une fable, il eut un Maître

ŒUVRES

DE MONSIEUR

Bernard Le Bovier de

E FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

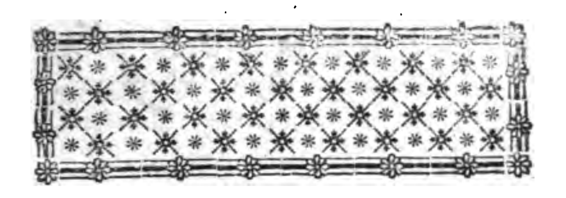
TOME QUATRIÉME.



ARIS, RUE S. JACQUES,

BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCC. LII.



A MADAME
LA DAUPHINE.

EGLOGUE.

Dans un Bois qu'arrose la Seine;
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et rêvois presque sans objet;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres Amours.
J'écoutai sans vouloir paroître,

Trahiſon qui ſe fait toujours
Aux Belles dont on veut ſurprendre les diſcours.

Non, diſoit Cloris, j'en ſuis sûre ;
C'étoit une Déeſſe, & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui ſurprend ;
Liſe, as-tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air ſi noble & ſi grand ?

Tu ne peux à ſa vûe avoir été frappée
D'un reſpect plus profond que moi ;
Répondoit Liſe ; & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déeſſes toujours fieres & mépriſantes
Ne raſſureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans diſcours, des ſouris gracieux ;

Mais tu l'as vu cette auguste Personne
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous;
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vû des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?

❧

Alors je me présente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachés sont ravis d'écouter:
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire
En devinant ici qui vous fait disputer;
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avourai, du sentiment de Lise;
Mais Cloris, *car il faut parler de bonne foi;*
Cloris ne s'est guére méprise.

Comment en ſais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger ?
Bergere, je conſens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique ſimple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS *prend plaiſir à répandre*
Les biens dont eſt comblé ce ruſtique ſéjour.
N'attendés pas de moi que je vous repréſente
Combien de ces beaux lieux la pompe eſt éclatante ;
Je fus à leur aſpect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire ;
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui,
Mes yeux furent long-temps attachés ſur VICTOIRE.



Car, le croiriés-vous bien ? on me vit là chantant

Ces airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes airs que vous connoissés tant.
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
De ces airs plus polis que sans cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant.
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
Les endroits dont je crois qu'on peut être content,
Un souris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous,
Vous devés bien savoir s'ils sont touchans & doux,
VICTOIRE le sait mieux encore.



Puisqu'elle daigne m'écouter,
Toujours mes chants seront jugés par elle.

Et pourquoi ne la pas chanter ;
Me dirés-vous ? la matiere eſt ſi belle.
Je le ſai bien ; mais un ſimple Hautbois ;
A votre avis, y pourroit-il ſuffire ?
Phœbus lui-même avec ſa Lire
Y penſeroit plus d'une fois.





POËSIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR....



UAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcés, de Géans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos.
L'Amour occupe seul de plus charmans Héros,
Où l'Amour seul de leurs destins décide,

Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'Amour un zélé partisan
Jusque dans Adamas, le Souverain Druide,
Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman!
J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans des mêmes feux épris;
Où le charme secret produit par leur présence,
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.



O rives de Lignon! ô plaines de Forez!
Lieux consacrés aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Remplissons nos esprits de ces douces chimeres,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer;
Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergeres.



Souvent en s'attachant à des fantômes vains,

Notre raison séduite avec plaisir s'égare,
Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints;
Et cette illusion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux Humains.



Ami, dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage;
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les prouesses extravagantes:
Sans doute nos esprits ne seront point blessés
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressés;
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques Moutons à peine ramassés,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siécles passés,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacés?



LEs Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, & n'étoit appliqué

Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres ;
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires ;
On avoit dérobé des fleurs aux Prés naissans ;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature, & si simple & si belle,
Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle.
Ici, sous des Rameaux exprès entrelassés,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percés,
On formoit tour à tour des danses différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs
Amantes !
Là, dans une campagne on disputoit un prix ;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa Maîtresse !
Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jaloux ;
Il naissoit mille Amours, ce temps les favorise ;
Ils étoient moins craintifs, ce temps les autorise ;
De toutes parts enfin, par mille jeux divers,
A la joie, au plaisir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable ;
A peine il reconnut un jour si remarquable ;
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris :
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule,

Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule.
Auſſi tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau;
Il y voit l'allégreſſe en tous lieux répandue;
Pour un Amant qui ſouffre inſupportable vûe.
Il s'arrête, & preſſé de ſes vives douleurs,
Tout rit, tout eſt en joie; & moi, dit-il, je meurs.

Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;
Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins;
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,
L'amour me conduiſoit, & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux
Plein d'elle, & ſans eſpoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents ſur nos têtes!
Quels jours! quelle triſteſſe! & l'on ſonge à des Fêtes!
On danſe en ce Hameau! que je me tiens heureux
D'être ici ſolitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi! je pourrois voir Doride
De louanges toujours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ſes appas,

Y briller en sa place, y triompher de joie!
Goûtés bien le bonheur que le Ciel vous envoïe,
Bergeres, jouissez de mille vœux offerts,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux! que d'yeux tournés sur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La Belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure;
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les Jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mysterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuyant dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras;
Elle l'a déja fait aux Noces de Silvie,

Ce plaisir imprévû pensa m'ôter la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir.
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir.
Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OÙ vas tu, Licidas?

LICIDAS.

Je traverse la plaine;
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assés longue.

LICIDAS.

Ah! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,

J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre ;
Toujours de l'amour.

LICIDAS.

Toujours.
Que faire sans les Amours ?
Qui viendroit me les défendre ,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage ;
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi ,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage ;
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chés nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'être pas Amant ;
Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose.
Qu'il arrive un événement ,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;
C'est l'Amour, c'est lui sûrement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont décidés ;
Les Troupeaux , il est vrai , sont assés mal gardés ;
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une Jeune Beauté qui fût indifférente ;

Maintenant c'en est fait, Silvanire est Amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voie
Il l'a soumise à son pouvoir :
Je suis curieux de savoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens ;
Pendant un assés long espace ;
Dans de semblables entretiens,
Tu sais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque histoire pareille.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse ;
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithere,
Elle tint des discours offensans & hardis ;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,

Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eut pour
elle ;
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zélide :
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirés,
Du reste des Mortels se croyoient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire ;
Plaisir qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux ! quels discours charmans Silvanire enten-
dit !
Devine-les, Atis, toi qui sais comme on aime ;
C'étoient de ces discours dictés par l'Amour même ;
Que les Indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sauroit répéter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix, les yeux d'intelligence,
Confondoient des regards vifs, quoique languis-
sans,
Et craintifs & flatteurs, doux ensemble & perçans.
Zélide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
Le

Le lieu, même l'habit que Zélide avoit pris ;
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris.
Les premieres rigueurs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergere alórs ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contens !
Ils s'occupent tantôt d'un ſimple badinage,
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toujours,
Doux reſpect, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer, ce qui pouvoit ſuffire,
Par quel art, cher Atis, ſe pourroit-il décrire ?
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant,
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle ;
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle,
Une main de Zélide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tôt appaiſé :
Que ſai-je ? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuſe,
De ce lieu ſolitaire elle ſortit rêveuſe,
Les plus beaux de ſes jours, quoiqu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunés, ne couloient point ainſi.

Elle croyoit toujours voir Zélide & Miréne,
Toujours de leurs discours sa mémoire étoit plei-
ne,
Présages d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de ses Amans Lisis le plus aimable,
A ses vœux empressés la trouva favorable;
Bientôt... mais qu'ai-je encore, Atis, à te con-
ter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire,
On ne distingua plus Zélide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

ATIS.

Licidas, tu ne saurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que notre commun Maître obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ai bonne mémoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes moutons au bois;
J'oublirai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour;
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta mémoire est si bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits;
Vois si je sai payer les plaisirs qu'on me donne.



TRois jours s'étoient passés, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon, qui ne s'étoient point vûs;
Leurs Troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparés, ne paissoient qu'avec peine,
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir.
La Bergere affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie;
Mais elle étoit distraite, & des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des Forêts.
Vois de quelle rigueur étoit cette Bergere.
Damon lui déroba quelque faveur légere,
Delphire le bannit dans un premier couroux;
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage,
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour.

Les douceurs du repos qui ſuit la fin du jour,
Delphire, qui malgré l'ombre déja naiſſante,
Vit Damon d'auſſi loin que peut voir une Amante;
S'arrêta ſur ſa route, & prit ſoin d'y chercher
L'endroit le plus obſcur où l'on ſe pût cacher.
Rêveur, plein d'une triſte & ſombre nonchalance,
Tel qu'on peut ſouhaiter un Amant dans l'abſence,
Il laiſſoit ſes Brebis errer en liberté,
Et ſon Hautbois oiſif pendoit à ſon côté.
Delphire en fut touchée, & pour être apperçue,
Elle fit quelque bruit, il détourna la vûe;
Et quand vers la Bergere il adreſſa ſes pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les Nymphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage;
L'Echo, qui des Bergers connoît tous les amours,
Ne répéta jamais de plus tendres diſcours.
Tantôt il condamnoit lui-même ſon audace,
D'un tòn de ſuppliant il demandoit ſa grace;
Et tantôt moins ſoumis, il trouvoit trop cruel
Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels ſoins aſſidus & par quelle conſtance
Avoit-il prévenu cette amoureuſe offenſe?
Et combien voyoit-on d'Amans moins empreſſés,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux récompenſés?

A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire;
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion, alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure;
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'amour;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à réparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
On dit que le Berger, lorsqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni;
Et sans savoir pourquoi, Delphire moins sévere,
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

JE te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté.
J'aime Delphire & sa fierté.

ATIS.

Ton goût est assés raisonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.

Mais je t'y laiſſe aller, il faut que je te quitte.
Adieu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite;
Ton voyage, Berger, reſſemble aſſés au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela ſe pourroit bien.
Va, puiſſes-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me ſont rien,
Je ne crains que les Infidelles.

DELIE.

III. EGLOGUE.

A MAD....

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la riviere,
L'herbe ſera meilleure aux lieux que j'apperçoi;
Vous m'allés déſormais occuper toute entiere;
Mirtille, qui m'aimoit, ne ſonge plus à moi.

✱

Hélas! j'allois l'aimer, je n'en ſuis que trop sûre;
Déja je prononçois ſon nom avec plaiſir,

Déja je pensois moins à vous qu'à ma parure,
Déja pour vous garder je manquois de loisir.

*

Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse :
Puisqu'il m'a dû quitter, Ciel ! que je suis heureuse
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !

*

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas :
J'en eusse été touchée, & maintenant, hélas !
Ce cœur regreteroit d'avoir été sensible ;
J'éprouverois mille chagrins jaloux :
Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

*

Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour lui ;
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.

J'en mourrois si je l'avois dite ;
Quoi donc ! il la sauroit ; & pour mieux m'insulter,
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter ?

✱

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare ;
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
Mais lorsque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
Une si triste expérience ?

✱

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,
Mais sur-tout leurs discours flatteurs ;
Fuyons aussi les Bergeres heureuses :
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait ?

✱

Inutile & vaine Jeunesse,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse

De vivre loin des Jeux, des Plaisirs, des Amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurois voler avec trop de vîtesse.

❋

Venés remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'ètes pas touchans, mais vous ètes tranquilles:
Ah! ne me laissés pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiseaux, charmes pleins d'innocence,
Aidés à m'occuper, j'aurai recours à vous;
Sauvés-moi de l'Amour: hélas! pour ma défense
Sera-ce assés que vous conspiriez tous?

❋

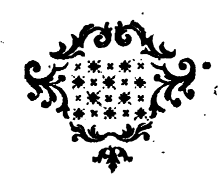
D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter?
N'en serai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon dessein.
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain:
Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.

❋

Ainsi parla Delie; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit seulement
Eprouvé sa Bergere, & feint un changement;
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de temps se vit assés aimé,
Pour savoir le dessein que l'on avoit formé;
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE présent pastoral doit-il être pour vous?
Hélas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,
Vous n'avés point ce tendre caractere,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux;
Mais vous avés en récompense
Dans l'air, dans le visage assés de majesté,
Dans l'humeur assés de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance;
Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bisarre mêlange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager:
Vous êtes Nymphe, & moi qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.

Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicatesse sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans;
Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens;
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nymphe que vous ètes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a de quoi
Payer le cœur des Nymphes même;
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime;
Ne voit rien au-dessus de soi.
Je ne crois pas qu'on vous irrite
En vous tenant ce superbe discours;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite,
Les Bergers ne sauroient vanter que leurs amours.



DAPHNÉ.

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

ARcas & Palemon, tous deux d'un âge égal;
L'un pour l'autre tous deux concurrens redoutables,
Se répondant tous deux par des Chansons semblables,
Formoient un combat pastoral.
Ce n'étoit point la méprisable gloire,
Ou du chant, ou des vers, qui piquoit leurs esprits;
Ils disputoient un plus illustre prix;
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs;
Qu'une expérience savante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante;
Qui n'eût sû qu'être aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui des deux auroit le moins sû plaire,
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A son Rival victorieux,
Dans des temps plus grossiers peine assés ordinaire:
Il falloit, ô Loi plus sévere!
Et que n'eût-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
Quels efforts des deux parts! O toi, Muse rustique,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette héroïque,
N'enfles que des Pipeaux assemblés par tes mains,
Toi, qui du superbe Parnasse
Négligeant les Lauriers sacrés,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les prés;
Redis-moi le combat ardent, quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers.
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Héros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour; elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu ſais en récompenſe,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces
bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avés-vous vû l'image?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere auſſi.

PALEMON.

Avec ſes cheveux noirs Daphné plaît davantage;
Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainſi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans ſa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les
cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné ſe fait voir ſans aucune parure,
Elle ſait mieux charmer qu'une autre avec des
fleurs.

ARCAS.

L'enjoument de Philis la rend encor plus belle;
Et de Jeux & de Ris une Troupe la ſuit.

PALEMON.

Daphné dans ſa langueur a les Graces pour elle;
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis eſt entourée,
Et je vois que mon choix s'eſt trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ſes Amans, elle vit retirée;

Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs, le Ciel fit ma Bergere ;
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble & sévere,
On n'oseroit l'aimer ; mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce Hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent ;
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits.
Ruisseaux, peignés-lui bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.
Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisés Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse ;
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés ;
Il brille sur son front une aimable assurance ,
Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sûre ;
Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien :
De louanges en vain elle entend un murmure ,
Tous les cœurs sont charmés, seule elle n'en sait
rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible ;
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque
jour
Je détruis auprès d'elle un Rival si terrible !
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux :
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable ;
Je puis même esperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis, qu'il serroit tendrement :
Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me coule ;
Elle me donna l'autre, & sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée ,

J'espere cependant avoir un jour sa foi ;
Non pas que j'en jurasse encor par Citherée,
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité :
C'est toujours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté !

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche !
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois :
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche.
O Dieux ! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix !

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis, on te compare ;
Philis ; c'est à Daphné ; quel étrange rapport !
Se peut-il jusque-là que Palemon s'égare ?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort ?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plutôt à savoir nos débats,
Qu'elle voudroit céder le prix à sa Rivale ;
Mais Timante, je crois, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,

A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné ;
Philis, je te connois des regards pleins de grace ;
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vengeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assés, je vois que votre zéle
Pousseroit trop loin la querelle ;
Vous ne parleriés bientôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre Bergere ;
Vous perdriés le temps en discours superflus,
Conclusion trop ordinaire.
Ecoutés-moi, Bergers, voici mon jugement.
Philis est la plus agréable.

PALEMON.

Ah! Timante!

TIMANTE.

Ecoutés, Bergers, tranquillement :
Mais je crois Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits ;

Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, préparés quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'air sera tendre & doux, les fleurs seront nouvelles;
Les fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine & des soins:
Ce partage convient assés juste aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR....

LE Berger (1) qui jadis hérita le Hautbois
Du grand (2) Pasteur de Siracuse,
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantoue enorgueillit les Bois,

(1) Virg. (2) Theoc.

Vouloit que des Forêts la demeure sauvage,
D'un Consul quelquefois fût un digne séjour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.

✳

Pourquoi non cependant ? Ces Sages de la Grece,
Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tirsis & nos Damons ?
J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater ;
Tout l'art de la raison ne sauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture ;
Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que sans l'aveu de la Nature
L'Opinion ose inventer.
Ce n'est point chés eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;
Mais pour la sagesse parfaite,
Il leur manque des mots, un sévere maintien ;
Et par malheur ils ont une Houlette.

✳

Encore un grand défaut, ils sont toujours Amans,
De je ne sai quels feux qui leur semblent charmans,
Leur ame est sans cesse remplie.

Mais quoi! tous les Humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

✱

Vous donc que la Sagesse admet dans ses mysteres,
Qui simple spectateur des passions vulgaires,
De leurs ressorts en nous considerés le jeu,
Prenés des yeux qui ne soient pas austeres
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riés pas de voir sa raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour.
Un Amant est chose sacrée,
Et qui par un vrai Sage est toujours réverée;
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

✱

LEs Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lorsqu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'apprête à rendre le Soleil.
Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel; mais il ne voit paroître,
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaissante,
Commençoit à jetter sa lumiere perçante,

Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant ;
Erafte entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le foir renverroit les Troupeaux au Village ;
Et pour cet entretien Erafte eft éveillé
Avant que fur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire :
Depuis que le Berger pour fon Iris foupire,
Titire a pris le foin des Troupeaux du Berger.
Ils alloient tous périr fans ce Maître étranger.
Erafte ófe lui faire un injufte reproche :
Vous dormés, lui dit-il, lorfque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partés. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour eft loin encore aux yeux d'Erafte même ;
Il ne découvre rien : quelle lenteur extrême !
Quel fiécle jufqu'au foir ! Il mefure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux ;
Il faut que fur ces Monts ce grand Aftre renaiffe,
S'éleve lentement, & lentement s'abaiffe,
Et fe perde à la fin derriere ces grands bois :
Il mefure ce tour, & frémit mille fois.
Le jour fi fouhaité, le jour enfin arrive ;
Mais fon inquiétude en eft encor plus vive,
Ses defirs, fes tranfports, fes divers mouvemens

Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empressée,
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée ;
Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses Vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage
En vain ; toujours Iris, toujours cet heureux soir,
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne ;
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excès de sa flamme & des beautés d'Iris ;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris ;
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle ;
Imprudence d'Amant ! Il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre ; mais quoi !
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi ?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au Bocage déja le Berger va se rendre ;
Il se flatte qu'Iris, conduite par l'Amour,
Y pourra bien venir avant la fin du jour ;
Et quelquefois il craint que trop indifférente,
Iris, la même Iris ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hasard ;
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendés-vous apprenant la nouvelle,

D'un desir curieux avoient été touchés;
Les uns près des Amans sous un buisson cachés,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit, observent les regards.
Dans le Bocage alors Eraste & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere;
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'ai-
merent!
Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparerent;
Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

TU connois Ligdamis?

HILAS.

Qui ne le connoît pas?
C'est lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger ! Il est du caractere
Dont un Amant m'eût plû, si j'eusse été Bergere ;
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer ;
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer.
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur ;
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur ;
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace ;
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As-tu vû de ses vers ?

HILAS.

Je les sai presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage !
Je n'en sai point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sai point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire.

HILAS.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soupire.

VOus allés donc quitter pour la premiere fois
De ces Hameaux la demeure tranquille ;
Soyés quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partés, vous allés à la Ville,
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

*

Là d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang, ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une Musette & mon amour?

*

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux:
Leurs éloges sont doux, mais souvent infideles;
Cependant vous viendrés à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

*

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene;
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré;

Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine,
D'une voix craintive, incertaine;
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.



N'allés pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits Ha-
meaux;
Rapportés-moi cette rougeur sincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & simple Bergere;
Rapportés-moi jusqu'à cet air sévere
Que vous avés pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrés à la Ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.



J'ai vû la même Ville où vous allés paroître,
Pour la belle Climene, elle a vû mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regretois notre séjour champêtre,
Et votre vûe, & même vos rigueurs.



Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniés les yeux,
Dites, & ne craignés jamais de vous méprendre,

Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre :

C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

✱

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore ;
Phœbus, ou toi plutôt que l'un & l'autre adore ;
Amour, donne à mes Vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il t'en peut coûter moins ; & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime ;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers-là, Berger, tu les sais ?

ADRASTE.

Oui, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoutés

✳

MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa présence ;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ses yeux.
Ah, Ciel ! si de quelque distance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux !

✳

Oui, je serai le seul dont la joie éclatante,
Par d'assés vifs transports, marquera ce beau jour ;
J'aurai seul une ardeur digne de son retour,
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.



Que dis-je ? Cette ardeur est-elle donc nouvelle ?
N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant ?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle,
N'avois-je pas le même empressement ?

✱

Vous n'aurés que mes soins, mes transports ordinaires;
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer:
Vos yeux depuis long-temps n'ont vû d'Amans sinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en desaccoutumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours légeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

✱

La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens & de vœux indiscrets;
Que ne l'avés-vous vûe exprès,
Pour savoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos Forêts;
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits?

✱

Revenés plus Bergere encore
Que vous n'étiés en nous quittant;
Songés qu'il est au monde un cœur qui vous adore:

Une Belle au milieu des soupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.

✱

HILAS.

ADraste, j'avourai que ma surprise est grande,
Que contre de tels chants Climene se défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu? Les Vers par leurs attraits
Ont soumis les Lions, entraîné les Forêts;
Après cela je crois, le moins qu'ils puissent faire,
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien servir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais poussé des soupirs superflus?

ADRASTE.

Et bien je te dirai quelque chose de plus.
Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silene
Une assés grosse Troupe où se trouva Climene:
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,

Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien;
Mais dès les premiers mots jettés à l'aventure,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fût à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire,
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VII. EGLOGUE.

DAns le fond d'un Bocage impénétrable au jour,
Est un petit Temple rustique,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique;
Ce Dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.
D'un simple bois on y voit sa figure;
Elle n'a point ces traits hardis & délicats
Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias;
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit sa main.
L'Autel suffit à peine aux Festons, aux Guirlandes,

Qu'y

'y portent d'innocens Mortels;
Il est de plus riches Autels,
Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger, qui d'un secret souci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte;
Profanes Cœurs, n'écoutés point sa plainte,
Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi.

*

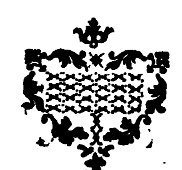
TOI, qu'avec nos Bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore;
Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime;
Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adoroit pas,
S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidelle,
On te reprocheroit d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer?
Je ne suis qu'un Berger, elle égale Diane;
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne:
J'espere quelquefois en mes soins assidus;
Mais je la vois paroître, & je n'espere plus.

A force d'être aimable elle devient terrible ;
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces chansons,
Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons ;
Où ce que tu répans de tendresse & de flamme,
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est-là ce qui fait mon plus cruel tourment ;
Ma Musette est pour elle un simple amusement ;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui soupire :
Sans songer au sujet, elle goûte mes chants ;
Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants.
Je n'ai que mon amour ; mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace,
De toute sa fierté terrassé mon audace.
J'aimois, & j'ai parlé ; mes hommages, mes soins,
Paroissent plaire assés ; mais moi je lui plais moins.
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire ;
Sûre de son repos, elle en est moins sévére ;
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs ; on désarme la haine ;

Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir?
Quel sera mon destin? Tu peux seul me l'apprendre;
Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé?

*

En achevant ces mots, il attachoit sa vûe
Sur le Dieu qu'imploroit sa voix;
Il vit, ou les Amans se trompent quelquefois,
Il vit sourire la Statue.
Ce prodige douteux flatta pourtant son cœur;
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus incontestable & le plus vrai sourire?
C'étoit peut-être un sourire moqueur.



THAMIRE.

VIII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

Les Bergers tous les jours font entr'eux des combats
Et de Chanſons & de Muſettes ;
Lorſque vous vous trouvés ſeules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas ?
Quoi ! les graces du chant ſont-elles néceſſaires
A des Bergers plutôt qu'à vous ?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous ?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos amours ?

AMARILLIS.

Et quoi donc ?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux

Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des récits peut-être trop sinceres.

SILVIE.

Ne craignés point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par-tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantés sans tarder davantage,
Voyons qui de vous deux fait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage ;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare :
Entre Belles je sai que la franchise est rare ;
Mais elle doit ici régner dans vos discours.
Par un combat tel que le vôtre,
Vous apprendrés l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer.
Allons, agréable Silvie,
Je le vois bien, vous voulés commencer.



SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,

Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre?
Je n'y sai que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidéle Amant que mon Amant n'efface;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place,
Elle ne s'en sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire;
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire:
J'aime Licas, Licas le sait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse.
Je sai trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable;
Et je crois ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois, comme vous, être simple & naïve;
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise:
Qui le cause, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine ;
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'Amour ose se peindre ;
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre ;
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible,
Détournés-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournés-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps, moins par art que par honte ;
Mais je trouvai Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire ;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne sai plus comment Thamire avoit sû faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse ;
La Fête de Venus étoit un temps heureux ;
Je m'en suis apperçue, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sai bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit :
Du péril où j'étois je me vis dégagée ;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi ; l'Amour juge entre nous ;
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flamme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles ;
Des présens que l'Amour a soin d'assaisonner ;
Licas aura bientôt jusqu'à mes Tourterelles,

Je ne sai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite ;
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal ;
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais après je prens son Rival.

SILVIE.

Voyés jusqu'à quel point va ma douceur extrême :
Un jour Licas & moi nous caressions mon chien ;
Nous le baisions ensemble, il me baisa moi-même,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un œillet de mon sein ;
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal sa main.

*

Silvie alloit encor reprendre après Florise ,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un buisson qui trembla.
Que des Amans l'instinct fidelle
Les conduit sûrement sur les pas d'une Belle !
Licas & Thamire étoient là.



L'Agréable combat que celui des Bergeres ;

Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter ;
Pour Thamire sur-tout, que par de longs misteres
On avoit voulu tourmenter !
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ces lieux précipita ses pas ;
Derniere, mais foible ressource
Dans de semblables embarras.

✻

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire ?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprît un secret si long-temps renfermé :
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un Amant aimé !
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bientôt son cœur se fût rendu.
Thamire qu'animoit sa fortune présente,
Payoit par les transports d'une flamme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

✻

Mais Amarillis que fit-elle ?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint ;
Sans doute Amarillis se tint
Peu nécessaire à vuider la querelle.



ISMENE.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

Vous qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité, compagne de votre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirés l'hommage;
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de vers & de chants;
Pour des Muses sans art convenable Héroïne,
Ecoutés ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyés comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels piéges tend l'Amour à ce qui nous ressemble.
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges présentés,
Avec un triste soin soient toujours évités.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiés craindre;

Ils ont quelque péril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc ? Je ne le sai pas bien :
Dans des Vers sans objet, sous des Histoires feintes ;
Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon ;
Aimer ou n'aimer pas, est une grande affaire ;
Que sur ces deux partis votre cœur délibere ;
On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer :
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

✱

SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene ;
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyés content de moi, lui disoit la Bergere ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entens avec transport les airs que vous chantés,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentés ;
Si vous avés écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriés-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

✱

Je veux bien vous promettre une amitié plus ten-
dre
Que ne seroit l'amour que vous pourriés pré-
tendre;
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens;
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les
miens;
Si de vos fruits pour moi vous cueillés les pré-
mices;
Vous aurés de ces fleurs dont je fais mes délices;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux:
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

✱

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récom-
pense!
Vous ne me marquerés aucune préférence:
Avec cette amitié dont vous flattés mes maux,
Vous vous plairés encore au chant de mes Ri-
vaux.
Je ne connois que trop votre humeur complai-
sante,
Vous aurés avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.

Ah! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avés trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés;
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
Vous serés satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

*

Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage;
Vous savés que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien, & vous me préférés,
Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurés de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un assés doux emploi,
Et vous trouverés bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissés mal, ou vous feignés peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître:
Croyés-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regreter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete?

La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente Pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contr'elle une vive colere!
On vous l'a raconté, n'en faites point mistere;
Je sai combien l'absence est un temps rigoureux:
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

✻

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit con-
tente.
A peine le Berger en esperoit-il tant;
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point con-
tent.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismene, & dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire;
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriés douter,
Si j'étois son Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte
Ismene;
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vaine-
ment,
J'aimois Ismene alors comme un fidéle Amant.

Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiette,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main:
Elle n'empêcha pas son trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, & c'eût été le mieux;
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chés vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, & n'aimés point Doris.



TIRSIS

TIRSIS ET IRIS.

X. EGLOGUE.

Dans le fond d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son Troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
D'arbres épais il est environné ;
Il s'y conserve une ombre, il y régne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & passionné.



Un clair ruisseau tombant d'une colline ;
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver ;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
Déja ses petits flots savent faire rêver.
La beauté de ces lieux, toute inculte & champêtre ;
Ne permet point que l'art ose y paroître,
L'art même leur nuiroit s'il les vouloit parer :
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on vient s'y retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

*

Là, sortant du Hameau prochain;
Par différens chemins deux Amans se rendirent;
Sans en être d'accord, l'un & l'autre comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joie amoureuse,
Mieux que dans leurs discours, éclata dans leurs yeux:
Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naissante;
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'Amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place;
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifférens ne se montrera pas.



TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on songe assés à plaire,
Cependant cherchés-y quelque Berger sincere;
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvés un sincere comme moi.

IRIS.

Il est quelques Beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte;
Mais il en est plus d'une aussi qui le mérite.
Et quoi! voulés-vous donc qu'avec fidélité
On aime Cléonice & son air affecté?
Voulés-vous que l'on soit fidéle pour Madonte,
Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte?
Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompés pas, pour être jeune & belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlés de Climene. Il n'est pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque chose de vous.
Mais si je vous disois que Climene est trahie?
Menalque, qui devroit l'aimer plus que sa vie,
Qui souvent la voit seule près d'un certain buisson,
Menalque pour une autre a fait une Chanson.
Et Lise, à votre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dédaigneuse?
Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs,
Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs:
A l'amour du Berger elle les crut bien dues,
Hélas! le lendemain il les avoit perdues.

IRIS.

Tirsis, je vous entens, vous n'aimés pas ainsi;

Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
Croyés-vous que pour être & fidelle & sincere,
On en trouve toujours autant dans sa Bergere ?
Damon y gagneroit, nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plu par ses soins.
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter sa pannetiere ;
Damon étoit présent, elle ne lui dit rien :
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien ;
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriés bien si j'en usois de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vû pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse ;
La Belle avoit un air de langueur, de paresse.
Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRSIS.

Iris, qu'avés-vous dit ? On se fût figuré
Que le fidele amour, des Villes ignoré,
S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles ;
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes.
Ah ! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas ?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas.

Maintenant que je sai qu'ils sont tous deux coupables,
Je les fuis, leurs Chansons ne sont plus agréables.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant;
Je les cherchois toujours avec empressement;
Mais depuis que je sai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir; & les jours les plus longs,
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puisque dans ce Hameau les amours dégénerent,
Car tous nos vieux Bergers, on sait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le courroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée,
Parmi tant de Beautés, d'être la plus aimée;
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé,
Parmi tant de Pasteurs, l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici des feux tels que les nôtres;
Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissai-je en aucuns Jeux n'obtenir l'avantage;

Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruisseaux qui murmurés, Bois chargés de verdure,
Ecoutés mon Berger, écoutés ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même instant,
Et que sans ressentir une secrette peine,
Je ne puisse jamais rencontrer de Fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutés ma Bergere, écoutés ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriés en vain de me paroître aimables;
Ne songés pas qu'Iris voye encore le jour,
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui causés tant de soupirs, de larmes,
Ne comptés plus sur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptés plus sur moi pour ressentir vos traits;
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.

ALors de mille voix ensemble confondues,
Et dans ce lieu tout à coup répandues,
Des deux Amans l'entretien fut suivi;
Les Nymphes, les Silvains dans leurs Grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures;
Leur applaudissoient à l'envi.



ENDIMION,
PASTORALE.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *Berger.*

ISMENE, *Bergere.*

LICORIS, *Confidente de Diane.*

EURILAS, *Confident d'Endimion.*

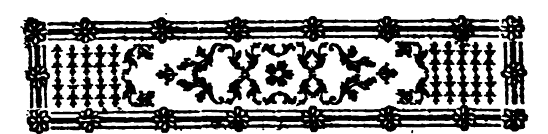
CHŒUR *de Satires & de Faunes.*

CHŒUR *des Nymphes de Diane.*

CHŒUR *des Bergers.*

CHŒUR *des Heures.*

CHŒUR *de ceux qui ont été métamorphosés en Etoiles.*



ENDIMION,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATYRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CEssés, cessés d'être Amant d'une ingrate.

LE SATYRE.

Choisissés mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATYRE.

Ne perdés point de précieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifférente;
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas?

LE SATYRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage;
Avec si peu d'espoir pourquoi vous embarquer?
Laissés-lui sa fierté, c'est un triste avantage:
On ne peut mieux punir une vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATYRE & LICORIS.

Cessés, cessés d'être Amant d'une ingrate,
Choisissés mieux l'objet de vos desirs;
Dans votre amour il n'est rien qui vous flate,
Ne perdés point de précieux soupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger?

LICORIS.

Quittés une vaine espérance.

LE SATYRE.

Du moins vous courés le hasard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittés une vaine espérance.

LE SATYRE.

Dussiés-vous être heureux, vous le seriés trop tard.

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

Pan sort avec le Satyre, & Licoris demeure seule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

Quel bonheur vous conduit dans ce lieu solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de sortir de ces lieux,

Malgré votre humeur sévere,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire.
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guére
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet Amant une audace si vaine ;
Elle aura le succès qu'elle peut mériter.
Mais que me veut Ismene ?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEesse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour :
Souffrés que désormais je vous suive à la chasse,
Recevés-moi dans votre Cour.
L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups ;

Je ne puis être en assurance,
Si je ne suis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toujours néglige-t-il vos vœux ?

ISMENE.

Il redouble pour moi ses méptis ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos peres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes !
Hélas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flatter,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en courroux,
Son courroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous,
Serés-vous inébranlable ?

Vous ne répondés point, je vois votre embarras.

ISMENE.

Daignés me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimés, vous aimés encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimés, vous aimés encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous, dont je suis la Souveraine,
Nymphes, qui sur mes pas vous plaisés à chasser,
Recevés parmi vous Ismene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.



SCENE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHŒUR DES NYMPHES.

Nous goûtons une paix profonde,
Venés, venés parmi nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venés, venés parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venés, venés parmi nous.

Danses des Nymphes.

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes;
L'amour le plus heureux a toujours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs;
Les Chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zéphirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NYMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulés-vous nous quitter ?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismene
Que sans cesse aux Echos nous faisions répéter ?
N'étions-nous pas toujours occupés à chanter
Et vos appas, & notre peine ?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulés-vous nous quitter ?

Danses des Bergers qui tâchent à fléchir Ismene.

CHŒUR DES BERGERS.

Voyés notre douleur sincere,
Rendés-vous à nos soupirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere,
N'écoutés point leurs soupirs.

CHŒUR DES BERGERS.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire ;
Suivés du moins ses plaisirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire,
Fuyés même ses plaisirs.

ISMENE.

Je sai ce que je dois, Bergers, à votre zéle ;
Mais mon dessein est pris, allés, oubliés-moi.

CHŒUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuste loi!
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle!

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien désormais n'ébranle votre choix,
Recevés de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHŒUR DES NYMPHES.

Jouissés de l'heureux partage
Qui vous est présenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage ;
Goûtés-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gémit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'être en liberté!

Elles sortent avec Ismene.

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un ſoin inutile,
Iſmene! quelle erreur conduit ici tes pas!
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'eſt pas.
Tu fuis Endimion. Hélas!
Que tu choiſis mal ton aſile!

LICORIS.

Sans ſavoir de quel trait votre cœur eſt atteint,
Elle ſe plaint à vous d'une flamme fatale;
Avec plaiſir on voit une Rivale
Qui ſouffre & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte étoit extrême,
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toujours la même;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Banniſſés l'Amour de votre ame,
Son empire pour vous auroit trop de rigueur ;
Toujours votre fierté combattroit votre flamme ;
L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
S'il n'en eſt paiſible vainqueur.

Dégagés-vous, ſongés que vous êtes Déeſſe,
Et daignés voir quel choix vous avés fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
Et non pas de ſon objet.

L'aimable Berger que j'adore
N'a pas beſoin d'un rang qui s'attire les yeux ;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.
L'Amour lui paroît mépriſable ;
Et même en n'aimant rien, il en eſt plus aimable.
Que ſa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle ſoit plus rebelle.
Hélas ! pour ſoutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triſte ſecours.

LICORIS.

Mais s'il ne ſort jamais de ſon indifférence....

DIANE.

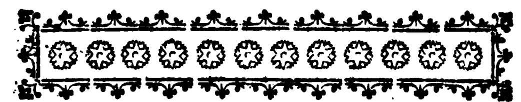
Je ſai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oserai soupirer.
Je languirai sans espérance,
Et craindrai même d'esperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire;
Il faut lui ceder, & souffrir.





ACTE SECOND.

Temple rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE PREMIERE.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUEL jour, quel heureux jour je vais voir célébrer !
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zéle,
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime;
Du moins par des Autels je le marque sans crime;
Ce détour, ce déguisement
Convient à mon respect extrême;

Et mon cœur, pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore ſeulement.

EURILAS.

Cachés moins un amour fidelle;
Vous n'ètes qu'un Berger,
Diane eſt immortelle;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor ſa colere.
Mes feux n'oſent paroître au jour,
Je gémis ſous les loix que le reſpect m'impoſe;
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe,
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir?
Que n'avés-vous pris ſoin de vous guérir
Par l'hymen de l'aimable Iſmene?

Près d'un objet dont on eſt adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle;
D'une funeſte flamme un cœur n'eſt délivré,
Que par une flamme nouvelle;
Et contre les Amours,
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre ;
Je ne puis esperer, & je n'ose me plaindre :
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles ;
Au milieu de mes maux, je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît lorsque l'on est flatté
Du doux espoir de la victoire ;
Mais vous ne pouvés croire
Que Diane jamais perde sa liberté :
Quel charme a pour vous sa fierté ?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.

Je vois de nos Bergers la Troupe qui s'avance ;
Eurilas, il est temps que la Fête commence.



SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutés ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignés quelquefois
Visiter ce Temple rustique :
On vous éleve ailleurs des Temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Danses des Bergers.

UN BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous réparés l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Votre Char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent votre Cour.

DEUX BERGERS.

En descendant des Cieux, vous venés sur la Terre
Régner dans les vastes Forêts ;
Votre noble loisir sait imiter la guerre,

Les

Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

TROIS BERGERS.

Jusque dans les Enfers votre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix;
Au redoutable nom d'Hecate,
Le sévere Pluton rompt lui-même ses Loix.

CHŒUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux différens elle doit recevoir!
Chantons sa puissance suprême;
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivés la Loi;
Célébrés la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

CHŒUR.

Vous avés sur l'Amour remporté la victoire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avés sur l'Amour remporté la victoire.

Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups;

La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

Bergers, jusqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De sinceres respects savent charmer les Dieux;
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zéle vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirés-vous, c'en est assés,
Vos encens & vos vœux seront récompensés.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoi ! votre noble orgueil se dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour ?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur est la conquête,
En outrageant l'Amour il croyoit me flatter.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse,
Et je n'ai pû la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisés rien, vous lui voulés apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux ;
Vous prenés pour parler un tour mystérieux,
Mais vous voulés qu'il ose vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !
Du moins si je le veux, ne le pénétre pas.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATYRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de se répandre ?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé ?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah ! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'Amour désormais Diane est moins rebelle ;
J'ose seul soupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

La Beauté que je sers étoit impitoyable ;
Je sai que je dois peu compter sur mes appas ;
Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable,
Je l'ai cru sur sa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

LE SATYRE.

Aimés, aimés, j'approuve enfin vos feux ;
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé ;
Mais il n'est rien de plus sensé,
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien récompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déesse ;
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse,
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoi! déja vòtre amour s'apprête
A faire éclater sa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere Beauté
Doit ménager sa vanité :
S'il fait des progrès, il doit feindre

De ne pas s'en appercevoir ;
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien, sans montrer que j'espere,
Rendons hommage à ses attraits ;
Et par des soins qui ne peuvent déplaire,
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur !
Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle !
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle !
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je perds le plaisir extrême

Que je ſentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivés moins un tranſport que la raiſon condamne,

Ce n'eſt point un indigne choix,

Que le puiſſant Dieu de nos Bois.

ENDIMION.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.

Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus,

Elle n'en reçoit point les vœux qui lui ſont dûs.

EURILAS.

Toujours rempli de confiance,

Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;

Quand un autre que Pan auroit pû la forcer

A quitter ſon indifférence,

Ce n'eſt pas moi, du moins on ne le peut penſer.

Vengeons-nous; vengeons-nous d'une injure mortelle,

Il ne me reſte plus que ce funeſte bien,

Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle?

Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle,

Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne ;
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit venger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliés-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlés toujours de vengeance.

ENDIMION.

Hélas ! de mes transports quelle est la violence !
Que me dis-tu ? Que je suis malheureux !

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflammé ?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile,
C'est assés de se guérir.
Pourvû que vous soyés tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir ?
La vengeance est inutile,

C'est

C'est assés de se guérir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déesse paroît, je vais te satisfaire;
A mon repos Ismene est nécessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

Déesse, mon audace est peut-être trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontés;
Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinités
Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlés, vous me verrés répondre à votre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne sai cependant si son ame est contente;
Daignés souffrir son retour;
Si j'obtiens qu'elle y consente,
Daignés la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi ! vous l'aimés ? vous dont l'indifférence
Rejettoit ses voeux & ses soins ?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Ismene me rappelle ;
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous souhaités
N'est pas une légere grace.

ENDIMION.

Si jamais des Mortels les vœux sont écoutés..

DIANE.

Allés, je résoudrai ce qu'il faut que je fasse,
Et vous saurés mes volontés.



SCENE IV.

DIANE.

OÙ suis-je ? Endimion pour Ismene soupire,
Et moi je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahissois le secret de mon feu.
Après une foiblesse inutile & honteuse,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuse.....
Mais quoi! ne dois-je pas me croire trop heureuse
Que l'ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en sûreté;
S'il ne m'eût soutenue, hélas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté,

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismene,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'être toujours;
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les cœurs esclaves des Amours.

Je vois le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende ?
Ma peine, ô Ciel! n'est donc pas assés grande ?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

Déesse, souffrés qu'en ce jour
Tous les demi-Dieux de ma Cour
Se soumettent à votre Empire ;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts ;
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits ;
Que tous les autres chants finissent,
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où régne son Amant.

CHŒUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts ;
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent

De Diane & de ſes attraits ;
Que tous les autres chants finiſſent,
On ne doit célébrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où régne ſon Amant.

Danſe des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ai voulu me contraindre ;
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre :
Quand on eſt trop ſevere, on ſe croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquile
Que votre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

AI-je bien entendu ? C'eſt ainſi qu'on m'outrage ?
O Ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit :
Ah ! quelle honte ! quelle rage !

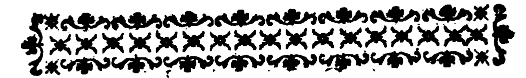
CHŒUR DES FAUNES.

Guérissés-vous d'un feu si mal récompensé,
Des Faunes vos sujets l'honneur en est blessé.
On ne voit point entr'eux paroître
De malheureux Amans.
Ah ! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a méprisés, vains efforts de mon zéle,
Ne cessés point de vous offrir à moi ;
Vous n'avés pû toucher une ame trop cruelle,
Servés du moins à m'inspirer contr'elle
Tout le courroux que je lui doi.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ISMENE.

Sombres Forêts, qui charmés la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux, qui vous offrés sans cesse,
Pourquoi ne pouvés-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un insensible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regreté:
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrete,
Je le sens toujours agité.

Sombres Forêts, qui charmés la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux, qui vous offrés sans cesse,
Pourquoi ne pouvés-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

Ismene, parlés-moi sans feinte,
Endimion vous redemande à moi,
D'une tendre douleur j'ai vû son ame atteinte;
Ismene, parlés-moi sans feinte,
Voulés-vous renoncer à vivre sous ma loi ?

ISMENE.

O Ciel ! que ma surprise est grande !
Quoi ! cet ingrat.... non, non, je ne le puis penser.

DIANE.

A son amour naissant il veut que je vous rende;
Répondés, je vous le commande;
A vivre sous ma loi voulés-vous renoncer ?

ISMENE.

Vous savés qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foi;
A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
L'Amour sans votre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'osés dire,
J'userai bien de mon empire,

Je verrai votre Amant, allés, attendés-vous
À recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettés qu'Ismene soit contente;
Votre cœur à jamais reprend sa liberté;
J'ai vû par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime!
Qu'il est difficile, hélas!
De vaincre un amour extrême!
Après la victoire même,
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant son amour m'irrite malgré moi;
Je ne prétens point à sa foi,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.

Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une Rivale heureuse,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorsque la gloire est contente,
Songés quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon dessein va s'exécuter;
Je vais... mais quoi! je sens mon feu se révolter,
Je sens ma foiblesse renaître,
Par de nouveaux combats faut-il la surmonter?
Dans quel désordre je retombe!
Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe!

Cruel Amour, es-tu content?
Seule je te bravois dans la Troupe céleste;
Mais sur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flottant,
Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toi dans cet état funeste

Un triomphe assés éclatant?
Cruel Amour, es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissés plus tranquile,
Prononcés un aveu qui vous fait soupirer;
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devés le différer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

Venés, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah! que mon sort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? D'où naissent ces soupirs?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontés le destin m'est contraire.
Que ne rejettiés-vous des vœux si mal conçus?

DIANE.

Quelle plainte osés-vous me faire?
Quoi! c'est ainsi que mes dons sont reçus?

Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle
Qu'Ismene en vous fuyant a sû vous inspirer?

ENDIMION.

Hélas ! pouvés-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle ?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapés, mes bisarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre amour m'enflamme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains ?

DIANE.

Vous voulés sortir d'esclavage,
Suivés votre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne ;
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux amour ;
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour ?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux régner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulés vous m'engager?
Je sai que je ne suis qu'un Mortel, qu'un Berger;
Mais lorsque j'ose aimer un objet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un téméraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assés grande;
J'étouffe mes soupirs & mes gémissemens.
Déesse, par pitié laissés-moi mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je? quoi, Berger...

ENDIMION.

Qu'ai-je dit? quel transport!
Ciel! ai-je rompu le silence?
L'Amour à mon respect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irrités m'instruisent de mon sort,
J'y vois tout mon forfait & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ai mérité la mort.



SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Aſtre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers ;
Commencés votre carriere,
Et conſolés l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux deſcende ;
Vents, c'eſt moi qui vous le commande.

Danſes des Heures tandis que le Char deſcend. Diane y monte.

CHŒUR DES HEURES.

Répandés, répandés votre douce clarté,
Diſſipés de la nuit l'obſcurité profonde ;
Vous devés la lumiere au monde,
Lorſque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

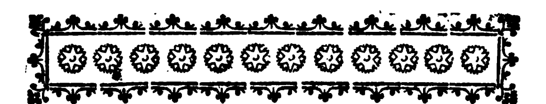
ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire,
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere ;
Il lui ſuffit de me livrer
Au déſeſpoir mortel qui doit me déchirer,

Fatal égarement, transport que je déteſte,
Tout eſt perdu pour moi, vous m'avés fait parler;
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux ;
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ;
Déſerts, qui pouvés ſeuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrés vos Antres ténébreux
Pour recevoir un malheureux.



ACTE CINQUIÉME.

Le Théatre repréſente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'eſt retiré.

SCENE PREMIERE.

ENDIMION *endormi*, CHŒUR D'AMOURS.

CHŒUR.

PRêtés votre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du ſommeil, rendés-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du ſommeil, rendés-lui le repos.
Un Amant miſérable
A beſoin de tous vos pavots.
Prêtés votre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du ſommeil, rendés-lui le repos.

DEUX

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité ?
Peut-être une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore ;
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encor me reconnoître ?
L'Amour du haut des Cieux me force à disparoître ;
Je refuse aux Mortels saisis d'un juste effroi,
La lumiere que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop sû m'allarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donné en partage ;
N'attendés rien de moi, je ne sai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennui.

Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut lui-
même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ! faut-il toujours soupirer & me taire ?
Ses vertus, son respect sincere,
Ses tourmens & tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Qu'il sorte d'un sommeil où sa douleur mortelle
Peut-être encor agite ses esprits,
Qu'il sache... O Ciel ! quel dessein ai-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rap-
pelle.
Quel charme me retient ? Fuyons. Quoi ! je ne
puis ?
Ah ! fuyons, je sens trop le péril où je suis.

Mais, hélas ! qu'ai-je fait ?



SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille.*

Que vois-je? quoi! Déesse,
Vous venés pour punir un amour qui vous blesse?
Ah! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous venger de ma coupable audace;
Mais je tiendrai pour une grace
Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyés-vous de la haine?

ENDIMION.

Contentés le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas venger du haut des Cieux?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublés ma peine;
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenés votre sort, je ne puis plus cacher

Que mon ſuperbe cœur ſoupire ;
Vos vertus m'avoient ſû toucher,
Votre reſpect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu ? Non, non, mes ſens ſont abuſés,
Et ce ſonge va diſparoître.

DIANE.

Quoi ! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le cauſés ?

ENDIMION.

Déeſſe, eſt-il donc vrai ? quelle ardeur.... quel hommage....
Tout mon cœur... de mon trouble entendés le langage ;
Je ne ſuis pas digne d'un ſort ſi doux,
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnés aux ſoupirs qu'un Berger vous adreſſe,
Du moins je ne ſens point mon cœur ſe partager,
Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager,
Je ne vois point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe,
Je ne vois point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe.

ENDIMION.

Je ne vois point que vous ètes Déesse.

DIANE.

Je ne vois point que vous ètes Berger.
Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avés désarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avés désarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformés en Etoiles,
Dérobés-vous des Cieux,
Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles,
Descendés en ces lieux.



SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, tous ceux qui ont été changés en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSÉE, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous qui composés ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutés, & gardés un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHŒUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins sévere!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a sû me plaire,
Cachés au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachés sous vos voiles épais
Un important mistere.

CHŒUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins sévere !
Diane a de l'Amour ressenti les attraits !

DIANE.

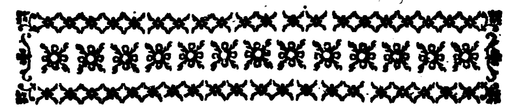
Pour venir désormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera nécessaire.
Seuls vous serés témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'empire de Cithere
On ne vous révéla jamais
Une secrette ardeur que vous deviés mieux taire.
Cachés sous vos voiles épais
Un important mistere.

CHŒUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere,
De ces tendres amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut pas que le jour les éclaire;
Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.

Danses, &c.





PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui ſuit n'eſt pas ſérieux, auſſi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Piéce. Elle devoit être jouée chés une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE PREMIERE.

MERCURE.

PLaiſirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés
tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Raſſemblés tout ce qui peut plaire;

Je

Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangere.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas
sévere.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHŒUR.

Nous voici, Mercure, ordonnés,
Quel est l'emploi que vous nous destinés?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardés-vous de vous négliger;
De vous, de vos appas elle sait bien juger:
Vous avés à lui plaire, & l'entreprise est grande,
Les Mortels n'osent y songer.

SCENE III.

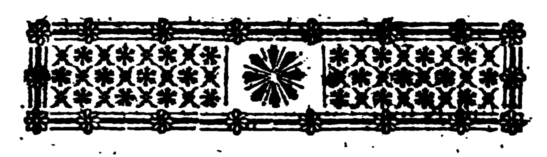
L'AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE, LE CHŒUR.

L'AMOUR.

Finissés ce vain badinage,
Quoiqu'enfant je suis sérieux,
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déesse la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire,
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHŒUR.

O toi, dont nous suivons les pas,
Maître de l'Univers, vois notre obéissance,
Répans sur nous tes dons, prête-nous tes appas,
Fais régner par nos soins ton aimable puissance.



DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

LORSQUE je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie; & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûe de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Réflexions; j'ai composé, & puis j'ai pensé, & à la honte de la raison, c'est

ce qui arrive de plus communément ; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres régles, je ne les savois pas bien encore quand j'ai écrit ; de plus, il est bien plus aisé de faire des régles, que de les suivre ; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assés librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours, que de faire naître cette pensée dans les esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçu en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les Ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine & orgueilleuse, comme celle des Satyriques de profession. Mais la Critique, qui est un Examen, & non pas une Satyre, qui a de la liberté,

mais sans fiel & sans aigreur, & sur-tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette derniere espéce de critique que j'ai choisie, & je l'ai prise avec ses priviléges, que je me flatte qui ne me seront pas contestés.

La Poësie pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assés vraisemblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils jouissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au-dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joie qui suit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant & à la Poësie.

La Société se perfectionna, ou peut-être se corrompit; mais enfin les Hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands intérêts les agiterent; on bâtit des Villes de tous côtés, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la Campagne furent les esclaves de ceux des Villes; & la vie pastorale étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les Hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la Société; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé étoient dans une assés grande abondance; mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siécles suivans; mais les Pasteurs de ces siécles-là étoient trop misérables. Ainsi, & la vie de la Campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû être fort grossieres.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Ber-

gers ne ſont point entierement faits comme ceux de Théocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puiſſe dire : *Auſſi-tôt qu'elle le vit*, auſſi-tôt *elle perdit toute ſa raiſon*, auſſi-tôt *elle ſe précipita dans les abîmes de l'amour.*

Qu'on examine encore les traits qui ſuivent.

Plût au Ciel, Amarillis, que je fuſſe une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en paſſant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je ſai maintenant ce que c'eſt que l'Amour. C'eſt un Dieu bien cruel ; il faut qu'il ait ſuccé le lait d'une Lionne, & que ſa mere l'ait nourri dans les Forêts.

Cléariſte me jette des Pommes lorſque mon Troupeau paſſe auprès d'elle, & elle murmure en même temps quelque choſe de très-doux.

Par-tout on voit le Printemps, par-tout les Pâturages ſont plus fertiles, par-tout les Troupeaux ſont en meilleur état, auſſi-tôt que ma Bergere paroît ; mais du moment qu'elle ſe retire. les Herbes ſéchent, & les Bergers auſſi.

Je ne ſouhaite point de poſſeder les richeſſes de Pelops, ni de courir plus vîte que les Vents ; mais je chanterai ſous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je crois que l'on trouvera dans tout cela, & plus de

beauté, & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sai pourquoi Théocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très-souvent. Je ne sai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la premiere Idille, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle Compagnie, qu'il est comme les Chevriers, qui envient les amours de leurs Boucs, & en séchent de jalousie; & l'on peut assurer que les termes dont Théocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon; Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes:

& enfin, après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit précédé; & ce qui est assés plaisant, c'est qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lorsqu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour; & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont composé les Idilles de Théocrite, je ne crois pas qu'on prétende qu'ils aient mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Théocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais

qui n'ont guére d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon sa gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il saura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la Montagne qu'il ne soit chaussé. Ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une étable un Vieillard avec sa Maîtresse aux sourcils noirs; &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lorsque dans un combat de Bergers, l'un dit : *Hay, mes Chevres, allés sur la pente de cette colline* ; & l'autre répond : *mes Brebis, allés paître du côté du Levant.*

Ou, *je hais les Renards qui mangent les Figues*; & l'autre, *je hais les Escarbots qui mangent les Raisins.*

Ou, *je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Eté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere*; & l'autre, *j'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hiver, qu'un Homme qui n'a point de dents se soucie de Noix quand il voit de la Bouillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la Campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Paysans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Théocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Théocrite, lorsqu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers:

Mes Brebis, n'avancés pas tant sur le bord

de la Riviere, le Belier qui y est tombé n'est pas encore bien séché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine quand il en sera temps.*

Et, *petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail; si la chaleur desséchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par les mots, *novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Théocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; de quoi celui qui les devoit

juger est si effrayé, qu'il les laisse là & s'enfuit. Belle conclusion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantouan, Poëte Latin du siécle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoiqu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maîtresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursouflé & rouge ; & que quoiqu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assés long discours ; & qui sait si le Mantouan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidélement ?

Je conçois donc que la Poësie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la Campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui pren-

nent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux Vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise, *que ma vie est exempte d'inquiétude! Dans quel repos je passe mes jours! Tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyés que cela commence à devenir plus agréable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la Campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les Hommes veulent être heureux; & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'am-

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion générale, ni une passion fort délicieuse. Assés de gens ne sont point ambitieux; il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précédé leurs réflexions; & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assés souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'a pas été étouffée; pour lui avoir été sacrifiée, elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé entre deux inclinations qui se combatent.

Ce n'est pas que les Hommes pussent s'accommoder d'une paresse & d'une oisiveté entiere; il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede; & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du mon-

de dans l'amour, pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, désespéré; mais tendre, simple, délicat, fidéle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le coeur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquiétudes; on est remué, mais non pas déchiré; & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse, & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps; & pour être heureux, autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le coeur trop violemment; la paresse a

donc lieu d'être contente. Mais cette ſorte de vie-là, par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité, fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage ; & quel amour? Un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné ; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion ; plus diſcret, parce qu'on ne connoît preſque pas la vanité ; plus fidéle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices ; c'eſt-à-dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que les peintures de la vie paſtorale ayent toujours je ne ſai quoi de ſi riant, & qu'elles nous flattent plus que de pompeuſes deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs pénibles & contraints ; car, encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scé-

ne d'une vie tranquille & occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât ni Chevres, ni Brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal : les Chevres & les Brebis ne servent de rien ; mais comme il faut choisir entre la Campagne & les Villes, il est plus vraisemblable que cette Scéne soit à la Campagne.

Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs, soient des personnages aussi convénables à des Eglogues, que des Bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Théocrite une Idille de deux Moissonneurs qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours ? Il répond qu'il est amoureux, & puis

chante quelque chose d'assés joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se moque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux ; que ce n'est point-là le métier d'un homme de journée ; qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines Chansons qu'il lui marque ; qui ne regardent que la Moisson. J'avoue que je ne suis pas si content de cette fin-là ; je ne goûte point trop que d'une idée galante on me rappelle à une autre qui est basse & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, & j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sai quelle finesse il a entendue à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue ; mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur-tout l'oisiveté. Et puis il est plus agréable d'envoyer à sa Maîtresse des Fleurs ou des Fruits, que des Huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Théocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs, mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espéce. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé sont couchés ensemble dans une méchante petite Chaumiere qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un Poisson d'or; & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce là peine de faire une Idille?

Cependant, quoique l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore très-grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats & aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman si fabuleux qu'Amadis; je crois pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse & les agrémens de ses Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses avantures. D'où

vient donc que les Bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous représentât les Gens de Cour avec une grossiereté qui ressemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers ressemble à celle des Gens de Cour?

Non, sans doute; mais aussi le caractere des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie; mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination; mais elle n'est pas difficile à contenter, il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrés que la moitié d'une chose; mais montrés-la-lui vivement, elle ne s'avisera pas que vous lui en cachés l'autre; & vous la menerés aussi loin que vous voudrés, sur le pied que cette seule moitié qu'elle

voit est la chose toute entiere. L'illusion, & en même temps l'agrément des Bergeries, consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie pastorale, dont on dissimule la bassesse; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misere; & je ne comprens pas pourquoi Théocrite s'est plû à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les Partisans outrés de l'Antiquité disent que Théocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs d'Eau, qui parleront entr'eux de ce qui leur est particulier; elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me représente le repos qui régne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'amour s'y traite, mon imagination touchée & émue me transporte dans la condition de Berger, je suis Berger; mais que l'on me représente,

quoi

quoiqu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assés, & trop peut-être, contre ces Bergers de Théocrite & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits; mais je ne sai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Théocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Théocrite, en ne faisant qu'à lui seul

l'honneur de l'imiter & de le copier? N'est-ce point que les Savans ont un goût accoutumé à dédaigner les choses délicates & galantes? Quoi qu'il en soit, je vois que toute leur faveur est pour Théocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs modernes ne sont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cléopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des Gens de Cour déguisés en Bergers, & qui n'en savent pas bien imiter les manieres; quelquefois ils me paroissent des Sophistes très-pointilleux; car quoique Silvandre fût le seul qui eût étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui; & je ne sai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chés les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres ; & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres Personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là : ce qu'il y avoit à faire, étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales ; il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne ; & cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces merveilles incompréhensibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'Hommes qui descendra du Ciel, ces Raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate, pour épargner aux Hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flatté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de

vraisemblance : peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop ; il est bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers, qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un Antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assés, selon le devoir d'un Poëte pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne ; ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de semblable aux Prophéties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette Piéce, encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eût fait tous.

Virgile se fait dire par Phébus, au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter,

des Rois & des Guerres ; mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phébus est fort bon ; mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Univers, selon le systême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En vérité, je ne sai du tout ce que c'est que cette Piéce-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entr'elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des Sœurs de Phaëton, qui n'y ont aucun rapport ; & au milieu de ces Fables, qui sont prises dans des temps fort reculés, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnasse : après quoi reviennent aussi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Siléne qui fait tout ce discours bisarre. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bû le jour précédent ; mais ne s'en sentoit-il point encore un peu ?

Ici je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa flûte; mais des Mortels ne peuvent tirer de la flûte d'un Dieu qu'un son très-désagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arrête sur la premiére Vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Siléne de Virgile, & même les Vers de la Piéce sont assés bons.

C'est un usage assés ordinaire chés les Modernes, de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronsard y a mis les louanges des Princes & de la France; & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henri II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Catherine de Médicis Catin. Il est vrai qu'il avoue lui même qu'il n'a pas suivi les régles; mais il auroit mieux valu

les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere Eglogue il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé & de Vatable, les premiers Hommes de leur siécle, en Grec ou en Hébreu, mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les Bergers sont des Personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourvû qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Héros, il faudroit qu'ils le louassent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il feroit besoin d'un peu d'art; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par conséquent assés facile.

Les Eglogues allégoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Man-

touan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en représentant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est mitigé. Le Bembe est leur Juge. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes, de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'Allégorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le différend de ces deux espéces de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger représentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impiétés. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantouan, quoiqu'ils soient très-grossiers, & que le Mantouan fût Religieux. Amintas, dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'Homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort; & il ajoute que tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan, pour excuser cela, dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville. En vain Badius son Commen-

tateur, car tout moderne qu'eſt le Mantouan, il a un Commentateur, & auſſi zélé que le feroit celui d'un Ancien, tire de-là cette belle réfléxion, que l'amour fait qu'on doute des choſes de la Foi. Il eſt certain que ces erreurs-là, qui doivent être déteſtées de tous ceux qui les connoiſſent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompenſe le Mantouan fait quelquefois ſes Bergers fort dévots. Vous voyés dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger que quand il aura paſſé ſa vie ſur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes que nous ne connoiſſions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules ſenſibles, & pour ainſi dire palpables, ſont bien aiſés à éviter dans le caractere des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aiſément. Il ne faut point que des Bergers diſent des choſes brillantes. Il en échappe quelquefois à

ceux de M. de Racan, quoiqu'ils ayent coutume d'être assés retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies ni moins outrées.

L'Auteur *de la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une Fontaine, & en se mettant des Fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere; on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poësies pastorales du Guarini, du Bonarelli & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre pas-

toral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés ; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agréables choses & des mieux peintes que j'aie jamais vûes ; & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne crois pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoye, Mere de François I :

Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême ;
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait joug, Angoulême est de même ;
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit,
&c.

M. de Segrais, dont les Poësies pastorales sont fort estimées, avoue qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder

au goût de son siécle, qui demandoit des choses figurées & brillantes; mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il savoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vraies beautés de l'Eglogue. On ne sait quel est le goût de ce temps-ci, il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flottant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi je crois que puisqu'on hasarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les régles & les véritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Théocrite, & le trop d'esprit de la plupart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la théorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant; ils ne plairoient pas sans cela. Il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point; autrement ce ne seroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hasarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les Hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que médio-

crement, ne différent pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espéce de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vûes attachées, indépendamment de la différence des esprits, à tout ce qui nous intéresse & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les Hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoutent je ne sai quoi qui a l'air de réfléxion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un Homme du commun dira bien, *J'ai si fort souhaité que ma Maîtresse fût fidelle, que j'ai cru qu'elle l'étoit;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire, *l'esprit a été en moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la pénétration égale; mais l'expression est si différente, que l'on

croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourvû qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espéce de surprise douce & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs & qui n'ont point été affectés; & sur ce pied-là, plus la chose est fine sans cesser d'être naturelle, & les termes communs sans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi. Que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eût pas songé. Mais nous supposions que des Gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient toujours

traités de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun: nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jetté dans l'admiration; admiration dans le fond aſſés injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtile ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une choſe qui convient au ſtile des Bergers, c'eſt de ne parler que par faits, & preſque point par réfléxions. Les gens qui ont médiocrement de l'eſprit, ou l'eſprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que ſur les choſes particulieres qu'ils ont ſenties; & les autres s'élevant plus haut, réduiſent tout en idées générales. Leur eſprit a travaillé ſur leurs ſentimens & ſur leurs expériences, ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû; au lieu que ceux qui ſont d'un ordre inférieur ne pouſſent point leurs vûes au-delà de ce qu'ils ſentent, ce qui y reſſemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le Peuple une curioſité inſatiable des mêmes objets, une admiration

presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frappé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sai quoi d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit médiocre, que celui des autres? A la vérité on ne rapporte guére que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux réfléxions; mais rien n'est plus agréable que des faits exposés de maniere qu'ils portent leur réfléxion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile: *Galatée me jette une Pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut être apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoiqu'il le sente parfaitement bien; mais il a été frappé de l'action, & selon qu'il vous la représente,

il est impossible que vous n'en deviniés le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement; & il aime à pénétrer, pourvû que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaît à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de pénétration flatte sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de pénétrer lorsqu'on lui présente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lorsque Coridon, dans la seconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter sa Flûte, que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *tu es le second Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce présent, toutes ces circonstances sont parfaitement du génie pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarrassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler; mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il

siée mieux de charger un peu leurs discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin; car cela seroit ennuyeux, quoique peut-être naturel: mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi lorsque dans une Eglogue de M. Segrais une Bergere dit:

Menalque & Licidas ont sû faire des Vers
Dignes d'être chantés par cent Peuples divers;
Mais mon jaloux Berger, sous ce vieux Sicomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonstance du Sicomore est jolie, en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de ré-

flexions générales, & de raisonnemens liés les uns aux autres, en vérité je ne crois pas que leur caractère le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des Descriptions, pourvû qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idille de Théocrite, passe un peu les bornes ; & sur cet exemple Ronsard, & Remy Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux ; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du seiziéme siécle, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je crois, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire, fait décrire au Berger Damon un Panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, & regretant de ne pas mourir dans un combat ; des Rois, des Capitaines, & des Nimphes en pleurs

autour de lui ; Nicé priant en vain les Dieux ; Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses Femmes lui jettent sur le visage : & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un Panier, & même je ne rapporte pas tout ; mais je ne sai comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni comment Damon qui n'y sauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le Panier de Damon.

Je vois que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assés bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des Proverbes grossiers dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisés à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues, que

des Bergeres qui surpassent toutes les autres, *autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chesne est au-dessus de la Fougere*; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, la Grêle aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est, je crois tout cela usé; & à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace; mais je n'en connois guére de cette espéce.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues comme des Habits que l'on prend dans des Ballets pour représenter des Païsans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Païsans véritables, ils sont même ornés de rubans & de points, & on les taille seulement en Habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers; mais

il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens ; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des Gens du grand monde, & non pas des lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes ; autrement l'on tomberoit dans des puérilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre, que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remy Belleau, dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere :

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit maître
L'autre jour dans ces Prés ; mais ce baiser vraiment
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puérilité seroit encore plus par-

donnable à ce jeune Berger, qu'au Cyclope Poliphéme. Dans l'Idille de Théocrite qui porte son nom, & qui est belle, il songe à se venger de ce que sa Mere, Nymphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nymphe de la Mer; il la menace de dire, pour la faire enrager, qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guére croire que, fait comme il étoit, sa Mere fût assés folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir des petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lorsqu'il promet à Galatée, comme un présent fort agréable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien savoir pourquoi Daphnis en mourant dit adieu aux Ours & aux Loups Cerviers, aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuse & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guére coutume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes; c'est sur les Eglogues qui ont un refrain à peu près comme des

Ballades, ou un Vers qui se répéte plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces refrains des chutes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que tout l'art dont Théocrite s'est servi dans une Idille de cette espéce, a été de prendre son refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré, s'il en faisoit autant.

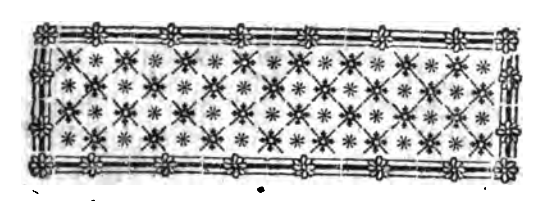
Voilà bien du mal que j'ai dit de Théocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont; & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espéce de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de louer assés souvent Virgile & Théocrite; mais enfin je ne les ai pas toujours loués, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ai en partie approuvés,

&

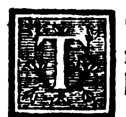
& condamnés en partie, comme des Auteurs de ce siécle, que je verrois tous les jours en personne ; & c'est dans toutes ces choses là que consiste le sacrilége.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette Question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement & plus à fond, je ne la toucherai que fort légerement : j'estime assés les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.





DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.


OUTE la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir ſi les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent être égalés dans ces derniers ſiécles; mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demoſthene.

Eclairciſſons ce paradoxe. Si les An-

ciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux diſpoſés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux diſpoſés? Les Arbres auroient donc été auſſi plus grands & plus beaux; car ſi la Nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les Arbres, auſſi-bien que les cerveaux des Hommes, auroient dû ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe.

Que les Admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous diſent que ces Gens-là ſont les ſources du bon goût & de la raiſon, & les lumieres deſtinées à éclairer tous les autres Hommes; que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'eſt épuiſée à produire ces grands Originaux: en vérité ils nous les font d'une autre eſpéce que nous, & la Phyſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles phraſes. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toujours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons, & dont elle forme les Hommes, les Animaux, les

Plantes ; & certainement elle n'a point formé Platon, Démosthene ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos esprits, qui ne sont pas d'une nature matérielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau, qui est matériel, & qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entr'eux.

Mais si les Arbres de tous les siécles sont également grands, les Arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des Plantes ou des Fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers ; & sans aller si loin, peut-être les Orangers, qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre

toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les Plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'art & la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre, qui est d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un Pays se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les esprits qu'entre les visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles; mais les esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les esprits, qui naturellement différoient autant que les visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les autres, fait que les

Peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de Grece & celui de France s'altereroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi du reste, il s'ensuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvû que les esprits soient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede ; peut-être n'a-ce pas été par hasard qu'elles se sont tenues entre le Mont Atlas & la

Mer Baltique : on ne ſait ſi ce ne ſont point là des bornes que la Nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſpérer de voir jamais de grands Auteurs Lappons ou Negres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les ſiécles ne mettent aucune différence naturelle entre les Hommes. Le climat de la Grece ou de l'Italie, & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque différence ſenſible entre les Grecs ou les Latins & nous. Quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer, & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convaincant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence, oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres ; ſi j'euſſe traité de Savans entê-

tés ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels ; & que ſelon les Loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'Antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves ; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais ; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai cru que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abreger bien des conteſtations que la Rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le temps, le gouvernement, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs Partiſans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous : point du tout, mais

ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous insultât sur ce que nous ne bûvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé ; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé : il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hasard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus malhabile homme du monde : je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espéce n'ont été réservées qu'à des génies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du Monde, auroit été d'inventer la Charrue. Archimede placé dans un autre siécle, brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit débiter des choses spécieuses & brillantes, soutiendroit à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les pre-

mieres découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort, plus on y a déja ajouté, parce que la matiere est plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti; mais j'avoue de bonne foi qu'il n'est pas assés solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premieres découvertes, il faut souvent plus d'effort d'esprit qu'il n'en a fallu pour les faire; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux; nous avons des vûes empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds; & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser: ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre ouvrage; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis

ſur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûes fauſſes qu'ils ont eues, de mauvais raiſonnemens qu'ils ont faits, de ſotiſes qu'ils ont dites. Telle eſt notre condition, qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable ſur quelque matiere que ce ſoit; il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, & que nous paſſions par diverſes ſortes d'erreurs & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il ſemble, de s'aviſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvemens des corps: cependant avant que d'en venir là, il a fallu eſſayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Ariſtote; & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai ſyſtême. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en reſtoit plus d'autre, & il ſemble qu'on s'eſt défendu de le prendre auſſi long-temps qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire; il falloit abſolument payer à l'erreur & à

l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sai combien de sotises, que nous dirions si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées: cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vûes des Anciens & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inférieure à la leur; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant, afin que les Modernes puissent toujours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espéce à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûes assés borné par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent

avoir amaſſé en peu de ſiécles un petit nombre de vûes ; & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'expériences, ni d'une grande quantité de régles, pour avoir toute la perfection dont elle eſt capable. Mais la Phyſique, la Médecine, les Mathématiques, ſont composées d'un nombre infini de vûes, & dépendent de la juſteſſe du raiſonnement, qui ſe perfectionne avec une extrême lenteur, & ſe perfectionne toujours ; il faut même ſouvent qu'elles ſoient aidées par des expériences que le haſard ſeul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nómmé. Il eſt évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phyſiciens ou Mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & ce qui de-là ſe répand ſur tout, je veux dire la maniere de raiſonner, s'eſt extrêmement perfectionné dans ce ſiécle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens ; & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage, que

de s'expoſer pour l'intérêt de la vérité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiere que ce ſoit, les Anciens ſont aſſés ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus, paſſent chés eux pour des preuves; auſſi rien ne leur coûte à prouver: mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne; car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément; les ſiécles paſſés ſont bienheureux de n'avoir pas eu cet Homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie mê-

me, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe ou fort incertaine, ſelon les propres régles qu'il nous a appriſes. Enfin il régne non-ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phyſique & de Métaphyſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe qui juſqu'à préſent n'avoient été guére connues.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore dans nos meilleurs Livres quelques raiſonnemens à l'antique; mais nous ſerons quelque jour Anciens, & ne ſera-t-il pas bien juſte que notre poſtérité à ſon tour nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la maniere de raiſonner, qui eſt une ſcience à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence & de la Poëſie, qui font le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoiqu'elles ne ſoient pas en elles-mêmes fort importantes, je crois que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de ſiécles, & je ne ſai pas préciſément

combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs; mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & qui, quelque juſte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les Partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner avec eux? Ils ſont réſolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner? à les admirer ſur tout. C'eſt là particulierement le génie des Commentateurs, Peuple le plus ſuperſtitieux de tous ceux qui ſont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautés ne ſe tiendroient heureuſes d'inſpirer à leurs Amans une paſſion auſſi vive & auſſi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inſpire à ſon reſpectueux Interpréte?

Cependant je dirai quelque choſe de plus précis ſur l'Eloquence & ſur la Poëſie des Anciens, non que je ne ſache aſſés le péril qu'il y a à ſe déclarer, mais il me ſemble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve

trouve que l'Eloquence a été plus loin chés les Anciens que la Poësie, & que Démosthene & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur. J'en vois une raison assés naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Républiques des Grecs, & dans celle des Romains; & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toujours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens; ce vice-là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espéce de Poësie, sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs; on voit bien que c'est la Tragédie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte sur Démosthene, Virgile sur Théocrite & sur Homere, Horace sur Pindare, Titelive & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Systême que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'é-

gard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assés bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur derniere perfection ; & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire, ce temps-là a été le siécle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Ciceron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités ; & l'on sait assés que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les Hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile ; peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde, d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en général, de la maniere d'amener les évenemens & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caracteres, de la variété des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile ; & nos Romans, qui sont des

Poëmes en prose, nous en ont déja fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique ; je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la derniere perfection, & n'y pas parvenir, on doit, en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire, ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare ; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands Génies ; il faut pouvoir digerer que l'on compare Démosthene & Ciceron à un Homme qui aura un nom François, & peut-être bas : grand & prodigieux effort de raison !

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bisarrerie des Hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont

dû enchérir ſur les Anciens : cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens ? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins ; la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers Hommes de leur ſiécle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiécle ; le nombre de leurs Admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes ; mais les Hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugés, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſés ; mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalés, maniere de parler très-familiere à leurs Admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'Hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas

plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là, & que nous qui avons souvent une vanité si mal entendue, nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Titelive. Elle produit dans tous les siécles des Hommes propres à être de grands Hommes ; mais les siécles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugés & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune Anatomie, des guerres universelles, établissent souvent & pour long-temps l'ignorance & le mauvais goût. Joignés à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulieres, & vous verrés combien la Nature seme en vain de Cicerons & de

Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naître de grands Rois, fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tous temps les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiécles barbares qui ont ſuivi celui d'Auguſte, & précédé celui-ci, fourniſſent aux Partiſans de l'Antiquité celui de tous leurs raiſonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiécles-là l'ignorance étoit ſi épaiſſe & ſi profonde ? C'eſt que l'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus ; mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces excellens modéles, on vit renaître la raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un Homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des Belles-Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, ſeroit-ce à dire qu'il en fût devenu inca-

pable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers élemens. Si quelque reméde lui rendoit la mémoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit sû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siécles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même, avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des Hommes de tous les siécles à un seul Homme, peut s'étendre sur toute notre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siécles précédens; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet Hom-

me qui a vécu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, a eu ſon enfance, où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſans de la vie ; ſa jeuneſſe, où il a aſſés bien réuſſi aux choſes d'imagination, telles que la Poëſie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu. Il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais ; mais il ſeroit bien plus avancé, ſi la paſſion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auſquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train ; mais je ſuis obligé d'avouer que cet Homme-là n'aura point de vieilleſſe, il ſera toujours également capable des choſes auſquelles ſa jeuneſſe étoit propre ; & il le ſera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité ; c'eſt-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les Hommes ne dégénereront jamais, & que les vûes ſaines de tous les bons eſprits qui ſe ſuccederont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet

Cet amas qui croît inceſſamment, de vûes qu'il faut ſuivre, de régles qu'il faut pratiquer, augmente toujours auſſi la difficulté de toutes les eſpéces de Sciences ou d'Arts; mais d'un autre côté de nouvelles facilités naiſſent pour récompenſer ces difficultés : je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un Homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſillabes longues & breves, & faire en même temps quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas; au défaut de tous les deux, prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt-à-dire parler en même temps Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit allonger un mot s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage biſarre de mots tout défigurés, étoit la

Langue des Dieux, du moins il est bien sûr que ce n'étoit pas celle des Hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres ; & à l'heure qu'il est, les Poëtes dépouillés de leurs anciens Priviléges, sont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichi d'une infinité d'idées poëtiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux ; nous sommes guidés par un grand nombre de régles & de réfléxions qui ont été faites sur cet Art ; & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a été récompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre, Je crois pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre ; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathématiques & la Physique sont des Sciences dont le joug s'apésantit toujours sur les Savans ; à la fin il y faudroit renoncer, mais les Méthodes

se multiplient en même temps ; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles vûes, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce siécle-ci contient dix fois un Savant du siécle d'Auguste ; mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux Hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les désavantages des différentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons esperer qu'on nous admirera avec excès dans les siécles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute insoutenable, & dont l'Anteur conviendroit lui-

même aujourd'hui, trouvera des Défenſeurs d'un courage invincible; & Dieu ſait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous les beaux Eſprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Américquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un temps, pour nous élever dans un autre; c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité; jeu aſſés plaiſant à conſiderer avec des yeux indifférens.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La différence de temps qui eſt entre les uns & les autres diſparoît à notre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes; ils ſont tous anciens pour nous, & nous ne faiſons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres; mais entre Anciens & Modernes, ce feroit un grand déſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue ſuite de

ſiécles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préférer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs Ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guére devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſantrope, & un grand nombre d'autres Tragédies & Comédies du bon temps ; car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon temps eſt paſſé. Je ne crois pas que Théagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe, ſoient jamais comparés à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zaïde, à la Princeſſe de Cléves. Il y a même des eſpéces nouvelles, comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſtérité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les Chanſons, eſpéce qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention ; nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit ; & je maintiens que ſi Anacreon les avoit ſûes, il les auroit plus chantées que la

plupart des ſiennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poëſie, que la Verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même temps plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes ; mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une partie.

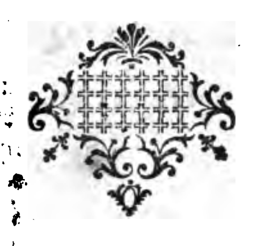
Si les grands Hommes de ce ſiécle avoient des ſentimens charitables pour la poſtérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non-ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abime de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à

la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt qu'une fantaiſie de cette eſpéce une fois établie parmi les Hommes, en voilà pour long-temps: on ſera des ſiécles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & le mettre à la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire, il n'eſt pas bien sûr que la poſtérité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entr'elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raiſon ſe perfectionnera, & que l'on ſe déſabuſera généralement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-temps; peut-être à l'heure qu'il eſt admirons-nous les Anciens en pure perte, & ſans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela ſeroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir oſé atta-

quer des Anciens dans le Diſcours ſur l'Eglogue, il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai ſeulement que ſi j'ai choqué les ſiécles paſſés par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guére au ſiécle préſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles repréſentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidéle juſqu'à en être ſuperſtitieux; & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiécle eſt bien mal choiſi pour y peindre un amour ſi parfait.



THETIS
ET PELÉE,

TRAGEDIE;

Repréſentée pour la premiere fois

PAR L'ACADEMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

l'An 1689.

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE & sa Suite.

CHŒUR.

ALlons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HEROS nous appelle ;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit ! précipités votre sombre carriere,
Déja du Dieu du Jour un foible éclat nous luit ;
Cédés à la lumiere,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas temps encor que le Soleil me chasse.
O Ciel ! par quelle nouveauté
Vient-il si-tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté ?

La clarté augmente peu à peu.

CHŒUR.

O Nuit ! précipités votre sombre carriere,
Voyés quel est déja cet éclat qui nous luit ;
Cédés à la lumiere,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il faut céder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me suit ?

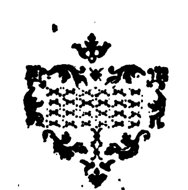
LA VICTOIRE.

Le temps vous presse trop, vous ne pouvés l'apprendre.

CHŒUR.

Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

La Nuit se retire.



SCENE III.

LA VICTOIRE & sa Suite.

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE.

DU Palais du Soleil la barriere éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour, qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

Pendant que le Palais du Soleil acheve de s'ouvrir, la Suite de la Victoire en marque sa joie par des Danses.



SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE & ſa Suite.

LE SOLEIL.

VIctoire, tu le vois, j'accomplis ma promeſſe,
A ſuivre tes deſirs tu vois que je m'empreſſe,
L'ordre de l'Univers & d'éternelles loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête,
Je vais partir plutôt que je ne dois,
Pour éclairer la premiere conquête
Du Fils du plus puiſſant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoiſſance,
Soleil, quand tu répons à mon impatience;
Un grand Roi m'a preſcrit de voler en des lieux
Où ſon auguſte Fils, d'un courage intrépide,
Expoſe des jours précieux;
Ma courſe n'eſt jamais plus prompte & plus rapide,

Que quand je suis les loix d'un Roi si glorieux,

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laissons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carriere avec la même ardeur
Qui possede ton cœur.
Quel destin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance!
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînés,
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnés!
A ce Vainqueur nouveau mille Ennemis se rendent,
Mille superbes murs tombent sous son effort.
Que vois-je! quel illustre sort!
Il satisfait à tout ce que demandent
Et l'exemple qu'il suit, & le sang dont il sort.

Danses de la Suite de la Victoire & des Heures.

CHŒUR.

Préparons, préparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers;
Pour des conquêtes si belles

Pré-

Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL *dans son Char.*

Je commence mon cours, va, pars ainsi que moi,
Victoire, accordons-nous à servir un grand Roi.

Le Soleil part, & la Victoire s'envole.



ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.

NEPTUNE.

MERCURE.

PELÉE, *Roi de Theſſalie.*

THETIS, *Déeſſe de la Mer.*

DORIS, *Nymphe de la Mer.*

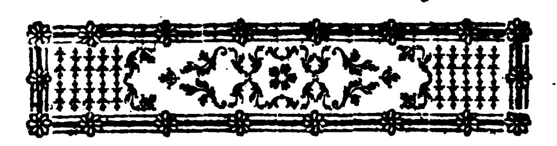
CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*

LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMENIDES.



THETIS ET PELÉE, *TRAGEDIE.*

ACTE PRÊMIER.

Le Théatre représente le Palais de Thetis.

SCENE PREMIERE.

PELÉE.

QUE mon destin est déplorable !
En vain à mes soupirs Thetis est favorable,
Hélas ! Neptune en est charmé.

La crainte que nous cause un Dieu si redoutable,
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoyable!
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

SCENE II.

PELE'E, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Quoi! je vous trouve seul? Thetis attend Neptune.
Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa Cour,
Il semble que d'un si beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELÉE.

Moi, Nymphe, j'aimerois? Non, mon cœur est paisible;
Non, mon cœur n'est point enflammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé
Que l'on est insensible.

PELÉE.

Par le seul mot d'amour vous m'avés allarmé;

DORIS.

C'eſt en vain qu'un Amant tâche de ſe contraindre,
En vain il cache ſon ardeur,
Les efforts qu'il ſe fait pour feindre,
Trahiſſent malgré lui le ſecret de ſon cœur.

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'oſent éclater;
Mais vous aimés, j'ai ſû le reconnoître,
Ne cherchés point à m'en faire douter.

PELÉE.

J'aimerois, ſi l'amour ſincere
Pouvoit s'aſſurer d'être heureux;
Mais ſouvent les plus beaux feux
Trouvent un Objet ſévere;
Souvent on préfere
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'eſt à moi qu'il confie
Ses ſecrets ſentimens;
Mais ſes tourmens
Me font voir ſans envie
Le deſtin des Amans.

DORIS.

De quoi peut vous ſervir une feinte éternelle,
Roi des Theſſaliens, fameux par vos exploits?

Vous aimés, vous ferés fidelle,
D'où vient que vous n'osés découvrir votre choix ?

Avec une gloire éclatante,
Vous flatterés la vanité
D'une fiere Beauté ;
Avec une flamme constante,
Vous pourrés d'une Indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flamme constante,
On est aisément écouté.

PELÉE.

Vous tâchés vainement d'animer mon courage ;
Quand je ferois Amant, croirois-je vos discours ?
La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELÉE & DORIS.

La crainte } est toujours
L'espoir }

Le charmant } partage
Le cruel }

Des tendres amours.

SCENE III.

THETIS, DORIS, PELÉE, CYDIPPE, Nymphes de la Suite de Thetis.

DORIS.

DEesse, avec plaisir nous allons voir la Fête
Que le Dieu des Eaux vous apprête.

THETIS.

J'espere qu'en ce jour votre amitié pour moi
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

On voit venir de loin les Syrenes, & on entend leur Musique.

Mais nous voyons déja les Syrenes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts,
Préparons-nous à voir bientôt le Maître
Des vastes Mers.



SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELÉE, LES SYRENES, Nymphes de la Suite de Thetis, Nereïdes qui accompagnent les Syrenes.

LES SYRENES.

NOs chants harmonieux forcent tout à se
rendre,
Nous disposons des cœurs à notre gré;
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.

Danses des Nereïdes.

LES SYRENES *à Thetis.*

Prenés d'aimables chaînes,
Que nos Chansons ne soient pas vaines
Pour la premiere fois.
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidéle amour annoncé par nos voix?

SCENE

SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELÉE, TRITONS & FLEUVES de la Suite de Neptune, DORIS, SYRENES, NEREIDES.

CHŒUR *de Tritons & de Fleuves.*

EMpressons-nous à plaire au Dieu des Ondes;
Il adore Thetis, adorons ses beaux yeux;
Les Amours descendront dans nos Grottes profondes,
Ils régnent jusque dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thetis.*

Voyés, belle Déesse,
Voyés toute ma Cour vous marquer son transport;
Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers, où je donne la loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous régnerés avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la suprême puissance

M'ait destinée à cet honneur ;
Mais je reçois vos soins avec reconnoissance,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flatte que ma constance
Doit m'attirer une autre récompense ;
Aimés, aimés à votre tour,
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

Danses des Divinités de la Mer.

CHŒUR *de toutes les Divinités.*

Tout reconnoît l'Amour, tout se plaît dans ses chaînes,
Tout cede à ses loix souveraines ;
Mais il n'est rien dans l'Univers
Qui lui soit plus soumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'est dans nos flots que Venus prit naissance,
Nous fûmes les premiers sous son obéissance,
La Mere d'Amour fit sur nous
L'essai de ses traits les plus doux.

NEPTUNE *aux Divinités de la Mer.*

Je suis content de votre zéle,
Il ne sauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songés à la grandeur où vous pouvés monter ;
Mais songés encor plus à mon amour fidelle.

Neptune sort avec les Divinités de la Mer.

SCENE VI.

THETIS, PELÉE.

PELÉE.

JE viens de soutenir le spectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Rival :
Pour me payer d'une peine si dure,
Vos plus tendres regards ne me sont-ils pas dûs ?
Parlés, ou que du moins un soûpir me rassure
Contre les soins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdés une crainte importune,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits
Vous donnent un Rival plus puissant que Neptune,
Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELÉE.

Ah ! Jupiter est ce Rival terrible !

THETIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.

PELÉE.

Quoi ! Jupiter pour vous est devenu sensible ?

Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignés me pardonner ma crainte & mes allarmes :
Si j'en croyois les troubles que je sens,
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissans.

THETIS.

Vous remportés des victoires nouvelles
Quand je fais des Amans nouveaux ;
Si mes conquêtes sont trop belles,
Vos triomphes en sont plus beaux.

PELÉE.

Je ne suis qu'un Mortel, c'est en vain que j'espere ;
Ces Dieux empressés à vous plaire
Me font sentir trop vivement
Que je suis un téméraire
D'oser être votre Amant.

THETIS.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême
Dès que l'on sait charmer ;
Un Mortel qui se fait aimer
Est égal à Jupiter même.
Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême
Dès que l'on sait charmer.

PELÉE.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice,

O Ciel ! dans quels malheurs il faut que je languisse !
J'esperois que l'Hymen finiroit mon tourment ;
Mais tout s'oppose à cet espoir charmant.
Plus vous m'aimés, plus je sens le supplice
D'être aimé vainement.

THETIS & PELÉE.

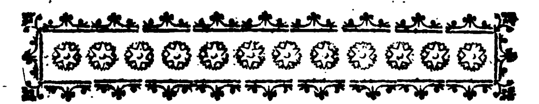
Faut-il que tout s'unisse
Contre de si beaux feux ?
Hélas ! quelle injustice !
Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

THETIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle ;
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

THETIS & PELÉE.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.



ACTE SECOND.

Le Théatre représente un Rivage de la Mer.

SCENE PREMIERE.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

VOus suivés un penchant trop flatteur & trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses soins seroient plus empressés ;
Il vous tient des discours douteux, embarrassés,
L'Amour par ses regards ne se fait point connoître ;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.

Des soins toujours craintifs, un timide embarras,
Sont les effets de l'amour le plus tendre;
C'est en soupirant tout bas
Qu'il se fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inspire les feux
Que l'on ressent soi-même;
On se flatte si-tôt qu'on aime,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en secret, tout marque sa tendresse,
A quel Objet ses vœux pourroient-ils être offerts?
Il voit souvent Thetis; mais le soin qui le presse
Est de servir le Dieu des Mers,
Il n'est pas son Rival auprès d'une Déesse.

Tout semble déclarer
Que c'est moi qu'il adore;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en ose assurer.

CYDIPPE.

Ne serai-je point trop sincere,
Si je vous avertis
D'un secret qui doit vous déplaire?
J'ai vû dans un lieu solitaire
Pelée entretenir Thetis;
Le hasard seul n'eût pû les y conduire.
Sans entendre leurs voix, je sus assés m'instruire
De leurs mutuelles amours;

Par leurs regards j'entendis leurs discours.

DORIS.

Il aimeroit Thetis? Ciel! cet affreux supplice
Seroit-il réservé pour ma secrette ardeur?
Mais je la vois; pour lire dans son cœur,
Je veux employer l'artifice.

SCENE II.

THETIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Deesse, venés-vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté?

THETIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'est que la seule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laisse posseder;
Ces Amans sont aisés à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS & CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant;

Le plus glorieux hommage
Eſt celui d'un cœur conſtant.

DORIS.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il eſt touché du pouvoir de mes yeux ;
Si j'en étois bien ſûre,
Je le préfererois aux Dieux.

THETIS.

Et quel eſt cet Amant ? L'amitié vous engage
A me laiſſer entrer dans un ſecret ſi doux.

DORIS.

Pelée a pris des ſoins ... Vous changés de viſage ?
Pourquoi vous troublés-vous ?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,
Avec bien du miſtere il a conduit ſes feux.

DORIS.

L'amour diſcret cache ſes peines
A l'Objet même de ſes vœux.

Mais je vois Mercure deſcendre,
Je crois que ſans témoins vous le voulés entendre.



SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter attiré par vos divins appas,
Va paroître ici bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux ;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je sai que Jupiter tient tout sous son Empire ;
Que les Dieux reverent ses loix ;
Mercure, on n'a rien à me dire
Sur le respect que je lui dois.



SCENE IV.

THETIS.

TRistes honneurs, gloire cruelle,
Ah ! que vous me gênés !
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'ètes-vous destinés ?

Mon Amant n'est qu'un infidelle !
Dieux ! quel trouble saisit tous mes sens étonnés !
Le perfide trahit une flamme si belle !
Hélas ! mes jours infortunés
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'ètes-vous destinés ?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle,
Retournés dans le Ciel que vous abandonnés,
Laissés-moi m'occuper de ma douleur mortelle,
A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnés.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'ètes-vous destinés ?



SCENE V.

THETIS, PELÉE.

PELÉE.

ENfin je vous revois, quel bonheur pour ma flamme !

Que ces momens me semblent doux !

THETIS.

Allés chercher Doris, elle a touché votre ame ;
Je sai que votre cœur se partage entre nous.

PELÉE.

O Ciel ! que vous entens-je dire ?
Quoi ! lorsqu'à votre Hymen vous souffrés que j'aspire...

THETIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.

Mon Hymen t'eût comblé de gloire ;
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahison si noire.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.

PELÉE.

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre ?

Quel traitement, grands Dieux ! & l'amour le plus tendre
Peut-il ſe l'être attiré ?

THETIS.

Ton crime eſt trop aſſuré,
Tu ne ſaurois t'en défendre.
En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur,
Je te ſacrifiois leur majeſté ſuprême,
Et j'euſſe encor voulu que Jupiter lui-même
Eût eu plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas.
Quel deſtin eſt le mien ? Hélas !
C'eſt le ſort d'une ardeur trop fidelle & trop pure,
De trouver toujours des ingrats.

PELÉE.

Le croyés-vous, belle Déeſſe ?
Quoi ! vous m'aimés, & de votre tendreſſe
J'ignorerois le prix ?
Quoi ! vous m'aimés, & j'aimerois Doris ?
Le croyés-vous, belle Déeſſe ?
Ah ! pour vous détromper d'un ſoupçon qui me bleſſe,
J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris,

THETIS.

Ne crois point m'éblouir par une fauſſe adreſſe.

On voit des Eclairs, & on entend le Tonnerre.

Mais je puis me venger ; ces Eclairs que je voi.
Ce Tonnerre qui gronde,
M'annoncent le Maître du Monde,
Je ſaurai me forcer à recevoir ſa foi.
Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi,
Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELÉE.

Et moi je vais le voir ce Rival redoutable,
Pour attirer ſur moi ſa haine impitoyable,
Mon amour va ſe découvrir ;
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THETIS.

Ah ! que dis-tu ? Fuis ſa préſence ;
Quitte des lieux pleins de danger.

PELÉE.

Si je vous ai pû faire une mortelle offenſe,
C'eſt au Tonnerre à vous venger.

THETIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble,
Je ne puis plus te voir ici ſans trouble.

PELÉE.

A me chaſſer vos efforts ſeront vains,

Si je ne vois finir votre injustice extrême.

THETIS.

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'est te dire assés que je t'aime.

Jupiter descend du Ciel.

SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEesse, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me suit;
Pour d'autres Beautés moins charmantes
J'ai souvent emprunté des formes différentes;
Mais il faut que mes soins soient plus dignes de vous,
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde;
Et c'est comme Maître du Monde
Que je veux être à vos genoux.

THETIS.

Permettés que mon cœur prenne peu d'assurance
Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas;
Je sai quels sont mes appas,
Et quelle est votre constance.

JUPITER.

Il eſt vrai que juſqu'à ce jour
J'ai pris pour cent Beautés un inconſtant amour;
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorſqu'à vos charmes ſeuls mes vœux ſeront offerts,
Et vous triompherés de tant d'Objets divers
En me rendant fidelle.

Rien n'eſt plus doux que d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont vous devés vous flatter.

THETIS.

Rien n'eſt capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont on ne peut ſe flatter.

ENSEMBLE.

Rien n'eſt {plus doux que / capable} d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont {vous devés vous / on ne peut ſe} flatter.

JUPITER.

Vous refuſés de croire
Que mon cœur pour jamais ſoit ſous votre pouvoir;

Vou

Vous ignorés encor quelle est votre victoire,
Et bien vous allés le savoir.

Changés-vous, Lieux rustiques;
En Jardins magnifiques;
Et vous, Peuples divers,
Venés en un instant, & traversés les airs.

SCENE VII.

Le Théatre change, & représente des Jardins; dans le même temps on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus différens & les plus éloignés les uns des autres qui fussent connus du temps des Fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisiéme d'Ethiopiens, & la quatriéme de Scithes.

JUPITER, THETIS, MERCURE; Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

VOus qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
...s ordres puissans accourés à la fois,

JUPITER.
Il est vrai que jusqu'à ce jour
J'ai pris pour cent Beautés un inconstant amour;
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorsqu'à vos charmes seuls mes vœux seront offerts,
Et vous triompherés de tant d'Objets divers
En me rendant fidelle.

Rien n'est plus doux que d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont vous devés vous flatter.

THETIS.
Rien n'est capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont on ne peut se flatter.

ENSEMBLE.
Rien n'est {plus doux que / capable} d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont {vous devés vous / on ne peut se} flatter.

JUPITER.
Vous refusés de croire
Que mon cœur pour jamais soit sous votre pouvoir;

Vous

Vous ignorés encor quelle est votre victoire,
Et bien vous allés le savoir.

Changés-vous, Lieux rustiques;
En Jardins magnifiques;
Et vous, Peuples divers,
Venés en un instant, & traversés les airs.

SCENE VII.

Le Théatre change, & représente des Jardins; dans le même temps on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus différens & les plus éloignés les uns des autres qui fussent connus du temps des Fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisiéme d'Ethiopiens, & la quatriéme de Scithes.

JUPITER, THETIS, MERCURE, Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

VOus qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
Par mes ordres puissans accourés à la fois,

SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

NEPTUNE.

De quels chants odieux retentit ce rivage ?
Jupiter sait-il bien que c'est moi qu'il outrage ?
A-t-il quitté les Cieux pour braver mon courroux,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux ?

JUPITER.

Oui, j'adore Thetis, & n'en fais point mistere ;
Vous, si vous m'en croyés, Neptune, épargnés-vous
Les impuissans transports d'une vaine colere.

Jupiter sort suivi des Peuples.



SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune sort de la Mer, & la Tempête continue.

NEPTUNE.

Me croit-il donc soumis à ses commandemens?
Quoi! me croit-il sous son obéissance?
Ah! dans le juste éclat de mes ressentimens,
Mon bras se servira de toute sa puissance,
Je confondrai les Elemens,
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je causerai par-tout d'affreux débordemens;
Et sur la Terre entiere exerçant ma vengeance,
J'ébranlerai ses fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obstine
Dans l'amour dont il est blessé,
Je vois d'une affreuse ruine
L'Univers menacé.

Songés à prévenir les maux que j'apprehende;
L'intérêt commun le demande.

Avec d'invisibles chaînes ;
Par des moyens secrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

CHŒUR.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un Mortel pleure, gémit, soupire,
Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire.
Ton infléxible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton infléxible dureté
En fait la majesté.



SCENE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELÉE.

PELÉE.

MInistres du Destin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va se rendre,
Neptune vient vous consulter,
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter!

CHŒUR.

O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le Monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

PELÉE.

Daignés aussi sur mes peines secrettes
Des Arrêts du Destin être les Interpretes.

CHŒUR.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux,
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands Dieux.

Les Ministres sortent.

SCENE III.

PELÉE.

CIel! en voyant ce Temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité!
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou misérable.
Cet ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté;
Mais l'avenir impénétrable
Le cache encor dans son obscurité.
Quel doute insupportable!
Qu'un Amant en est tourmenté!

Inflexible Destin, dans tes Loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hasard?
Hélas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fidelles?

Non, non, je tâche en vain à flatter mes ennuis:
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déja l'effet de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours?

SCENE IV.

PELÉE, DORIS.

DORIS.

OU je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amene avec nous:
A l'Arrêt du Destin votre cœur s'intéresse;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELÉE.

Je ne crains, ni n'espere.
L'avenir qui m'est préparé
Saura toujours me plaire;
Et le Destin peut faire
Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flamme,
C'est en vain que vous déguisés.

PELÉE.

Plus vous voulés pénétrer dans mon ame,
Plus vous vous abusés.

Il sort.

SCENE V.

DORIS.

JE ne le vois que trop, mes feux sont méprisés;

J'ai cru que l'on m'aimoit, j'ai pris des espérances.
Sur de trop foibles apparences.
Ciel! quelle honte pour mon cœur
D'être tombé dans une erreur si vaine!
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur!

Mais que sert ma plainte impuissante?
Il faut punir & se venger.
Que par ses maux l'Ingrat ressente
Dans quels maux il m'a sû plonger;
Il faut punir & se venger.
Tout ce que la fureur présente
Est permis pour se soulager;
Il faut punir & se venger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS,
Suite de Neptune.

NEPTUNE.

QU'on ne me suive plus, allés ; que l'on m'attende,
Je veux que sans témoins cet Oracle se rende.

SCENE VII.

NEPTUNE.

CEdés pour quelque temps, importune Grandeur,
Cedés au tendre amour qui régne dans mon cœur.
Moi, que les vastes Mers reconnoissent pour Maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux ;
L'Amour qui m'y réduit fait abaisser les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.

Cedés pour quelque temps, importune Grandeur,
Cedés au tendre amour qui régne dans mon cœur.

SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

Dieu de la Mer, quel sujet vous amene ?

NEPTUNE.

Mon amour pour Thetis cause toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux,
Prononcés qui de nous verra remplit ses vœux.

UN DES MINISTRES.

Destin, un grand Dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende,
Dans tes secrets il cherche à pénétrer,
Daigneras-tu les déclarer ?

Le Ministre est saisi tout-à-coup d'une espece d'enthousiasme, & il continue.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'avenir va se révéler.

Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le Destin est prêt à parler.

CHŒUR.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le Destin est prêt à parler.

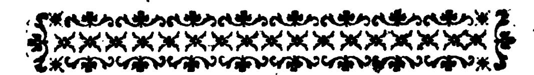
On entend une voix qui sort du fond du Temple.

ORACLE.

Ecoutés, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde.
L'époux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand, moins puissant que son Fils;
Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel Oracle je reçoi!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeste Loi!



ACTE QUATRIÉME.

Le Théatre représente un lieu désert au bord de la Mer.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DAns quel étonnement votre discours me jette !
Thetis pourroit brûler d'une flamme secrette?
Neptune à Jupiter est-il donc preferé ?

DORIS.

Non, un simple Mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble;
Ils se cherchent par-tout, & se trouvent toujours.

JUPITER.

Quoi ! lorsque sous mes loix il n'est rien qui ne tremble,

Un Mortel oſeroit traverſer mes amours ?

DORIS.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-même
Vous éclaircir dans cet inſtant.

SCENE II.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

Deeſſe, expliqués-vous ſur le ſort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que ſa grandeur ſuprême
Lui faſſe auprès de vous un mérite éclatant ;
Il ne veut s'en ſervir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la ſoumettant.

THETIS.

Neptune ainſi que vous prétend à ma tendreſſe ;
Il eſt le Dieu des Mers, j'en ſuis une Déeſſe,
Je dois redouter ſon courroux,
Il ne m'eſt pas permis de choiſir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards, tant de prévoyance,
Sont des effets d'indifférence ;

Ces timides ménagemens
Ne sont pas faits pour les Amans.

THETIS.

Vous savés quelle est ma fortune,
Le Destin m'a soumise au Maître de la Mer.

JUPITER.

Si vous aimiés Jupiter,
Vous craindriés moins Neptune.

Mais que me veut Protée? Il le faut écouter.

SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTÉE.

PROTÉE *à Jupiter.*

NEptune m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thetis il cesse de prétendre,
Qu'il n'a plus le dessein de vous la disputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprévû vient ici me surprendre?
Ah! ma reconnoissance aura soin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE IV.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

Rien n'est donc plus contraire au succès de mes vœux,
Vous m'opposiés un obstacle qui cesse.
Mais que vois-je, Thetis ? Quelle sombre tristesse
Dans le moment que tout cede à mes feux ?
Pour m'assurer de tout, ce trouble doit suffire.
Un fidéle rapport......

THETIS.

Quoi ! qu'a-t-on pû vous dire ?

JUPITER.

Que Pelée en secret.....

THETIS.

Non, ne le croyés pas,
Non, si son cœur soupire,
C'est pour d'autres appas,
Non, ne le croyés pas.

JUPITER.

Je vois que vous ètes coupable,
Vous vous justifiés d'un air trop empressé;
Votre cœur s'est donc abaissé

Aux vœux d'un Mortel méprisable ?
Lorsque je soupirois pour vous,
Je rendois seulement son triomphe plus doux ;
Sous une trompeuse apparence
Vous imposiés à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce là cet amour si soumis & si tendre ?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous osés m'irriter,
Et vous avés recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur est prête d'éclater.
Tremblés, c'est cet amour lui-même
Que vous avés à redouter.



SCENE V.

THETIS.

QUelle horreur m'environne, & quel effroi me glace !
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux !
Hélas ! c'est mon Amant que Jupiter menace.
Quels traits peut nous lancer le souverain des Dieux !

Ah ! je le vois déja, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funestes appas, pourquoi m'attirés-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux ?



SCENE VI.

THETIS, PELÉE.

THETIS.

AH ! Pelée, apprenés tous les malheurs ensemble,
Jupiter sait enfin nos secrettes amours.
Vous dirai-je encor plus ? Ciel ! je frémis, je tremble,
Jupiter menace vos jours.
Quoi ! de votre péril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi ?

PELÉE.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignés pas pour vous,
Craignés du moins pour une Amante ;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente ?

PELÉE.

Que votre tendresse est charmante,
Et que mon trépas sera doux !

L'ennemi qui nous tourmente,
Lui-même en ſera jaloux.

THETIS.

Craignés du moins pour une Amante,
Si vous ne craignés pas pour vous.

Quel ſeroit mon deſtin? Vous ceſſeriés de vivre;
Et moi je ne pourrois recourir au trépas.
Si je pouvois vous ſuivre,
Je ne me plaindrois pas.

THETIS & PELÉE.

Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour uniſſoit nos cœurs!
Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!

THETIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes ſens timides?
Tous les Vents raſſemblés frémiſſent dans les airs.

PELÉE.

Je vois ſortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

THETIS.

Ah! c'en eſt fait, je vous perds.

SCENE VII.

THETIS, PELÉE, LES TROIS EUMENIDES, LES VENTS.

Les Vents arrivent en faisant des espéces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

UNE EUMENIDE.

Pelée, il faut aller sur ce Rocher funeste,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleste.

Partés, Vents, & l'emportés
Dans ces lieux si redoutés.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THETIS.

Accablés-moi plutôt des plus affreuses peines,
Arrêtés, cruels, arrêtés.

LES EUMENIDES.

Déesse, vos larmes sont vaines,

Vos

Vos cris ne sont point écoutés ;
Les Loix de Jupiter sont des Loix souveraines,
Il faut suivre ses volontés.

Les Vents vont encore pour enlever Pelee.

THETIS.

Arrêtés, cruels, arrêtés.

PELÉE *à Thetis.*

Laissés-moi d'un Rival devenir la victime ;
Puisqu'un tendre amour est un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas mérités ?

UNE EUMENIDE.

Vents, ne differés plus, obéissés, partés.

Les Vents enlevent Pelée.

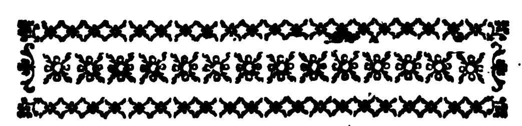


SCENE VIII.

THETIS.

QUoi ! toute la Nature
A ce spectacle affreux ne frémit-elle pas ?
Soleil, retourne sur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure ;
Dieux immortels, unissés-vous
Contre un Tyran qui nous opprime tous.





ACTE CINQUIÉME.

La Décoration est la même que dans l'Acte précédent.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutés point, Neptune à sa flamme renonce;
Sur l'Oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Destin apprendre la réponse,
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel! que je suis agité!

J'ai puni mon Rival; Thetis ambitieuse
Auroit pû l'oublier après quelques soupirs;
Mais d'un Fils trop puissant la naissance odieuse

Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble est extrême,
Vous m'entraînés tour à tour,
Trop charmant Amour,
Doux attraits du rang suprême.
Hélas ! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la grandeur.

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire ;
L'Amour n'y peut long-temps disputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la dispute plus,
C'en est fait, ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce Trône où le Ciel me revere,
J'en fis tomber mon Pere ;
Un Fils ambitieux le vengeroit sur moi ;
Je connois les desirs qu'un si beau rang inspire,
Mon propre exemple doit suffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers ?
Ma grandeur disparoît, tout son éclat s'efface ;
Faudra-t-il succomber & rentrer dans mes fers ?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

Du Souverain des Dieux j'implore la clémence,
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence ;
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'espérance
De toucher un cœur généreux ;
Plus vous aimés, plus ma constance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence ;
Epargnés seulement les jours d'un Malheureux ;
J'accepte pour supplice une éternelle absence,
N'est-il pas assés rigoureux ?
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

UN juste repentir m'agite & me tourmente,
J'ai troublé deux Amans dans leur flamme innocente,
J'ai poussé votre bras & j'ai conduit vos traits ;
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits ?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissés-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partés, & que la Déesse
Revoye en ce moment l'Objet de sa tendresse.

Doris sort.

THETIS.

Ah ! quel généreux retour!
Quel bonheur pour mon amour!

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS, PELÉE ramené par les Vents.

THETIS *à Pelée.*

PElée, à mes soupirs Jupiter a fait grace,
De son plus fier courroux sa bonté prend la place.

PELÉE *à Jupiter.*

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoissans ?

JUPITER.

Votre amour est content, un doux succès le flatte;
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen se célébre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embellisse,
Et qu'une Fête y réunisse
Les Dieux les plus puissans de la Terre & des
Cieux.

Le Théatre change, & représente l'appareil du Festin des Noces de Thetis & de Pelée. Les Dieux Célestes sont placés de tous côtés sur des Nuages, & les Dieux Terrestres sont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THETIS, PELÉE, Troupe de Dieux Céleſtes, Troupe de Dieux Terreſtres.

JUPITER.

Ecoutés-moi, Troupe immortelle,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des ſoins,
Une flamme ſi belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai ſacrifié mon amour à ma gloire,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma victoire.

DIEUX DU CIEL.

Célébrons tous par des Concerts charmans,
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Célébrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre!

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans ſont charmés en ce jour!

DIEUX

DIEUX DU CIEL.

Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour !

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il eſt doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Célébrons tous par des Concerts charmans,
Du ſouverain des Dieux le triomphe ſuprême,
Célébrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux ſont ſatisfaits,
Amans ne changés jamais.
Une flamme contente
N'en doit pas être moins ardente,
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les Zéphirs & Flore
Vous trouvent à leur retour
Plus charmés encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittés le reſte de la Terre,
Volés, Amours, dans ces beaux lieux,
Vos traits y ſont victorieux,
Et du Trident, & du Tonnerre.
Quittés le reſte de la Terre,
Volés, Amours, dans ces beaux lieux.

CHŒUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivés heureux, tendres Amans.

Vivés, vivés heureux, oubliés vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouissés de ses charmes,
Vous les avés payés par toutes vos allarmes.
Du sort des plus grands Dieux ne soyés point jaloux,
Ils ont peu de plaisirs, s'ils n'aiment comme vous.



ENÉE ET LAVINIE,

TRAGEDIE

EN MUSIQUE,

Représentée pour la premiere fois

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE,

l'An 1690.

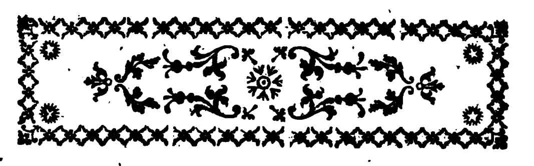
ACTEURS
DU PROLOGUE.

LA FELICITÉ.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.



PROLOGUE.

Le Théatre représente un Vallon qui s'étend entre Ossa, Pelion & quelques autres des principales Montagnes de la Thessalie.

SCENE PREMIERE.

LA FELICITÉ *qui descend du Ciel*, BERGERS DE THESSALIE.

CHŒUR *de Bergers assis sur des Rochers & des Gazons.*

DESCENDÉS, descendés, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas;
Déja tout enchante,
Tout rit ici-bas.
Descendés, descendés, Divinité charmante,
Faites chés les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITÉ *descendue du Ciel.*

Rendés graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,
Le Ciel est le séjour qui me fut destiné,
Le sort même avoit ordonné
Que je fusse toujours inconnue à la Terre;
Cependant Jupiter, par des ordres plus doux,
Veut que je me partage entre les Dieux & vous,
Que tous vos cœurs d'intelligence
Célébrent ses dons à jamais,
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

CHŒUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Célébrent ses dons à jamais,
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Une éternelle paix,
Une heureuse abondance
Vont désormais
Combler notre espérance.
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Danses des Bergers.

LA FELICITÉ.

Amours, si les soupçons, les craintes inquietes,
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyés, fuyés, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.

Mais s'il se peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces,
Venés, Amours, tendres Amours, venés
Embellir ces lieux fortunés.

Aux Bergers.

Aimés, aimés sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs ;
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs ;
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

CHŒUR.

Aimons, aimons sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs ;
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs ;
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

LA FELICITÉ.

Quand vos Hautbois, quand vos Musettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Jusque dans vos amours
Mêlés toujours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHŒUR.

Quand nos Hautbois, quand nos Musettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Jusque dans nos amours
Mêlons toujours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE II.

LA FELICITÉ, BERGERS de Thessalie, Troupe de Titans.

CHŒUR *des Titans.*

Troublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des Peuples insensés;
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages.
Troublons, troublons les odieux hommages,
Troublons les vœux qui lui sont adressés.

CHŒUR *des Bergers.*

Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendés-vous?

CHŒUR *des Titans.*

Nous allons renverser l'Empire
Que vous reverés tous.

LA FELICITÉ.

O Ciel ! se peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?
Je reconnois à cette aveugle audace
Encelade qui vous séduit.

Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraîne ;
Téméraires, vous courés
A votre perte certaine,
Malheureux, vous périrés.

CHŒUR *des Bergers.*

Ah ! fuyons loin de ces rébelles,
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il est temps,
Attaquons Jupiter au milieu de sa gloire,
Il n'est que cette victoire
Qui soit digne des Titans.
C'est à notre valeur à nous faire une route

Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,
Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts.

CHŒUR *des Titans.*

Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts;
Soutenons ces masses pesantes,
Avançons, ne succombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languissantes,
Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts.

ENCÉLADE.

Achevons le peu qui nous reste,
Nous voyons de plus près la demeure céleste,
Bientôt nous allons y toucher,
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

CHŒUR.

Quel bruit! quels éclats de Tonnerre!

ENCELADE.

Quoi! fiers Titans, vous vous laissés troubler?
Si par ce vain murmure on impose à la Terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

CHŒUR.

De ce bruit redoublé quelle est la violence!

Arrêtc, Dieu puissant, nous cedons à tes coups.
La foudre, ô Ciel! de toutes parts s'élance,
Nos Monts se renversent sur nous.
Nous périssons. O fatale vengeance!
O trop redoutable courroux!



ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUNON.

VENUS.

LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*

AMATA, *femme de Latinus.*

LAVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*

ENÉE, *Prince Troyen, fils de Venus.*

TURNUS, *Roi des Rutules, Peuple d'Italie; fils d'une sœur d'Amata.*

ILIONÉE, *Confident d'Enée.*

CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

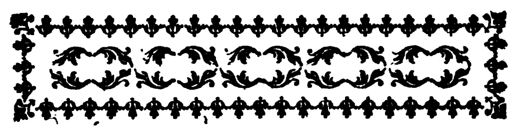
Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRIADES.

Troupe d'Hommes & de Femmes qui célébrent la Fête de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.



ENÉE ET LAVINIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Temple de Janus, dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Tréve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, au pied de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

ENFIN voici le jour qui donne à la Princesse
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,
Le Roi va choisir entre vous;

Chassés cette sombre tristesse,
Vous pouvés vous livrer à l'espoir le plus doux.

ENÉE.

Non, ne me flatte point d'une espérance vaine.
Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit.
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine,
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine !
De mes tendres soupirs je recevrois le fruit,
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine !
Non, ne me flatte point d'une espérance vaine,
Non, je connois trop bien le sort qui me poursuit.

ILIONÉE.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses
Termineront enfin tant de courses douteuses,
Mille Oracles en sont garants;
Quand vous ne seriés pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre Hymen dans l'Ausonie
Fixeroit les Troyens errans.

ENÉE.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! seroit-il encore
Des biens qui pussent me toucher ?

ILIONÉE.

Aimés, aimés sans esclavage,
Un grand courage,
Quoiqu'il soit amoureux,

Se rend le maître de ses vœux.

ENÉE & ILIONÉE.

Peut-on aimer } sans esclavage,
Aimés, aimés }
Un grand courage,
Dès qu'il est } amoureux,
Quoiqu'il soit }
N'est plus } le maître de ses vœux.
Se rend }

ILIONÉE.

Vous brûlés d'une ardeur nouvelle;
Pouvés-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toujours fidelle?
Il n'est que la premiere ardeur
Que l'on puisse croire éternelle.

ENÉE.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languissans qui naissoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflamme
M'apprend que je n'ai point aimé jusqu'à ce jour.



SCENE II.

ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE.

ENÉE.

DAignés vous arrêter, Princesse trop charmante,
Tournés les yeux sur moi, j'attens ici mon sort,
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juste Ciel! mon cœur s'en épouvante;
Après mille périls qui n'ont pû le troubler,
C'est aujourd'hui qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il est vrai que ce jour mérite
Tout le trouble qui vous agite;
Vous allés savoir si les Dieux
Vous accordent enfin un asile en ces lieux,
Si d'un destin trop cruel & trop rude
Vous avés fléchi le courroux.

ENÉE.

Je vais savoir si je dois être à vous,
C'est toute mon inquiétude.
Le Ciel promet qu'en ces climats
Je verrai ma course finie;

Mais

Mais il ne m'assure pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrés que mon amour extrême
Cherche mon destin dans vos yeux;
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ai reçus des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre;
C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

ENÉE.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le présage en seroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
Se réglera sur vos vœux,
Tous les Dieux doivent se plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlés, nommés l'Amant que votre cœur préfere.

LAVINIE.

Non, il seroit trop dangereux
De prévenir le choix d'un pere.

ENÉE.

O Venus! ô mere d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?
Tous les cœurs des Humains sont sous votre puissance,

Mes plus ardens soupirs vous demandent un cœur
Où vous avés vous-même attaché mon bonheur :
Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.
Par mes tourmens, par ma langueur,
J'implore en vain votre assistance.
O Venus ! ô mere d'Amour !
Croirai-je encor que je vous dois le jour ?

On entend un bruit d'Instrumens qui annoncent le Roi.

LAVINIE.

J'entens que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ENÉE.

Vous ne rassurés point mon ame trop craintive.

LAVINIE.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriés reconnoître
Que Venus a toujours favorisé son fils.

ENÉE.

Ah ! Ciel ! se pourroit-il ...

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENÉE, TURNUS, ILIONÉE, CAMILLE, Prêtres de Janus, Soldats Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.

LE ROI.

Vous qui dans les combats fûtes si redoutés,
Nobles Rivaux qui consentés
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'Epoux ;
Puisse mon choix produire une paix éternelle.

O Janus ! c'est à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives désormais
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

CHŒUR.

O Janus ! c'est à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRESTRE DE JANUS.

Avant que de régner dans les Cieux pour jamais,
Tu soumis ces climats à ta loi souveraine,

Tu te fis un Empire à force de bienfaits,
Dans un profond repos tu commandois sans peine
A des cœurs satisfaits.
Ramene un temps si doux, ramene
De ce siécle innocent les tranquilles attraits.

CHŒUR.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

Danses des Peuples, qui demandent à Janus le retour de l'Age d'Or, dont on a joui pendant qu'il a régné en Italie.

CHŒUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes;
Recommencés votre cours.
Vous qui couliés sans allarmes,
Revenés, aimables jours.

LE ROI.

Ministres de Janus, vous que de ses misteres
Il a rendus dépositaires,
Pour marque de la paix, fermés l'auguste lieu
Habité par le Dieu.

Les Prêtres ferment les Portes avec cérémonie.

LE GRAND PRESTRE.

Que l'on garde un profond silence;
Le Roi va déclarer son choix.

Si les Dieux aux Humains refusent leur présence,
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

Dans ce moment les Portes du Temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.

CHŒUR.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnés!
Charmante Paix que nous osions attendre,
Est-ce ainsi que vous revenés?

Junon descend du Ciel.

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENÉE, TURNUS, &c.

JUNON *dans son Char.*

POurquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offense?
Pourquoi ces vœux que vous m'offrés?
Courés, Roi des Latins; & vous, Turnus, courés
Où vous appelle ma vengeance;

Chaſſés, chaſſés tous deux des bords Auſoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un Peuple odieux ce mépriſable reſte
Erre encor ſur toutes les Mers,
Qu'il devienne à tout l'Univers
Un exemple effrayant de la haine céleſte,
Et qu'un ſort toujours plus funeſte
Lui faſſe regreter mille tourmens ſoufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENÉE, TURNUS, &c.

LE ROI.

QU'ai-je entendu ? quel excès de colere !
Les Dieux connoiſſent-ils ces tranſports furieux ?
Ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ENÉE.

Craignés moins de Junon la fureur ordinaire,
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

Sortons, ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Nous devons ce reſpect à la Reine des Dieux.

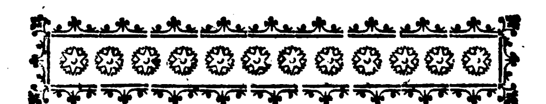
SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

Triomphons, triomphons, tout nous est
favorable;
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
Par une vengeance implacable
Réparons les momens que nous avons perdus.





ACTE SECOND.

Le Théatre représente un Bois consacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple rustique, au milieu duquel est la Statue du Dieu.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

TOI qui souvent nous marques ta présence
Dans ce Bois qui t'est consacré,
Faunus, toi dont mon pere a reçu la naissance;
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si reveré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,

Du

Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere assurance,
Reçois la triste confidence
Des secrettes douleurs d'un cœur déſeſperé.
Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi reveré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu ſolitaire
Venés-vous de vos pleurs entretenir le cours ?
Si Junon pourſuit toujours
Le Héros qui ſait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre;
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?
Lorſque du haut des Cieux Junon vient de deſcendre,
Pour armer contre lui mon Pere avec Turnus,
L'Objet d'une flamme ſi tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui ſont même inconnus,
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus ?

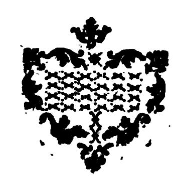
CAMILLE.

En vain Junon impitoyable
D'une Guerre nouvelle a donné le signal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce Héros qu'à son Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne ?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour,
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance;
Turnus me vantera sa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense
D'avoir sû me percer le cœur.



SCENE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

MA Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'espoir de la paix dont j'osois me flatter,
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je suis j'ai recours à mon Pere,
Son oracle souvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impénétrable,
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois,
Daigne faire entendre ta voix.

SCENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES ET DRIADES.

CHŒUR *de Faunes & de Driades.*

Quittons nos demeures sauvages;
Sortons de nos Antres secrets,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obscur avenir il perce les nuages,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bientôt ramener parmi vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel suivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma Fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines,
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir,

LAVINIE.

Eussions-nous osé dans nos peines
Nous flatter d'un si doux espoir?

Danses des Faunes & des Driades, qui marquent leur joie d'un Oracle si heureux.

DEUX DRIADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offense
Le désespoir des Amans.
Peut-il manquer de puissance
Pour payer tous leurs tourmens?

Un Amant qui persevere
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur est nécessaire
Pour la gloire de l'Amour.

CHŒUR.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enflammer,
Rendons-nous à des loix souveraines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.
Contre l'Amour & ses appas
On rend d'inutiles combats,
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

LE ROI à *Lavinie*,

Puisqu'aux vœux de ton cœur les Dieux seront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choisisses;
C'est à toi de régler le sort qui les attend,
Délibere à loisir sur ce choix important,

SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui passe mon attente ?
Du sort qui m'accabloit que devient le courroux ?
Quoi ! je puis par mon choix voir ma flamme contente ?
Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchante,
M'est-il permis de m'assurer sur vous ?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage,
Sa haine n'est pas sans retour.
De longs malheurs sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cede aux doux transports où l'Amour me convie,
Grands Dieux ! de quel plaisir mon cœur est pénétré !
Un aimable Héros en secret adoré
Recevra de ma main le bonheur de sa vie ;

Il eût pû le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même
Régler le sort de ce qu'on aime!
Qu'il est doux de pouvoir
Régler le sort de ce qu'on aime,
Et combler son espoir!

LAVINIE.

Mais quelle est ma frayeur mortelle!
Une obscure vapeur s'éleve des Enfers.
Quels fantômes sortis de la nuit éternelle
Osent paroître dans les airs?

On entend une Symphonie effrayante.

LAVINIE.

Où suis-je? quel est mon effroi?
Dieux! justes Dieux! quel spectacle terrible!
Dérobons-nous, s'il est possible....



SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je régnai dans Carthage.
Un Etranger, rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'Amour en sa faveur avoit séduit mon ame,
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah! quelle trahison!

L'OMBRE.

Mon désespoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide! l'ingrat!

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,

C'eſt ce même Troyen pour qui l'Amour décide
Dans le fond de ton cœur.

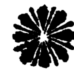
L'Ombre diſparoît.

SCENE VI.

LAVINIE.

Quel funeſte diſcours ! quelle image effrayante !
Confuſe, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je ſuccombe ſous tant d'horreurs.

Une Amante ſi généreuſe
Voit ſon amour payé du plus cruel trépas !
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuſe !
Qui jamais m'eût fait voir, hélas !
Le précipice affreux qui s'ouvroit ſous mes pas ?



SCENE VII.

ENÉE, LAVINIE.

ENÉE.

De nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,
Votre choix désormais est notre unique loi.
Belle Princesse, apprenés-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaisir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce ;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ENÉE.

Quel coup mortel ! quelle réponse !

J'avois cru tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence,
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échappés me permettoient l'espoir ;
Me suis-je fait une vaine chimere ?
Par un songe trop doux l'Amour m'a-t-il flatté ?
J'ai cru facilement vous trouver moins sévere,

Mes tendres soins l'avoient bien mérité.

LAVINIE.

Vous n'avés mérité que mon indifférence;
Si j'ai paru vous donner jusqu'ici
De foibles sujets d'espérance,
Je veux les oublier, oubliés-les aussi.

SCENE VIII.

ENÉE.

Implacable Junon, est-ce votre colere
Qui de l'Objet que j'aime excite les rigueurs?
Avés-vous usurpé l'Empire de ma Mere?
Disposés-vous des cœurs?

Je sai que sans pitié vous pouvés mettre en cendre
De superbes Remparts dont vos Grecs sont jaloux;
Je sai que sur les Mers votre bras peut s'étendre,
Que les Vents & les Flots servent votre courroux;
Mais du moins en aimant je croyois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphés, Déesse inhumaine,
Je n'avois point encor fléchi sous votre haine;
Mais vous m'aviés sû réserver
Le seul malheur que je ne puis braver.



ACTE TROISIÉME.

Le Théatre représente les Jardins d'un Palais que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus son Petit-Fils.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUISQUE ma Fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente ;
Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de courroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,
Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports,
Peut-être ferons-nous que le Peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,
La Fête de Bacchus m'appelle.

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

PRinceſſe, eſt-il donc vrai que vos vœux ſi long-temps
Entre Enée & Turnus puiſſent être flottans ?

LAVINIE.

Souffrés avec moins de colere;
Que je ne précipite rien,
Le choix que je dois faire
Regle le ſort des Etats de mon Pere,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompés point, Inhumaine,
Je ne connois que trop quel eſt votre embarras;
Non, vous ne déliberés pas;
Ce n'eſt point votre choix qui vous tient incertaine,
Vous tremblés ſeulement à nous le déclarer;
Et plus vous y ſentés de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulés préferer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrette

M'obligeroit de le cacher ?

TURNUS.

Ah ! pourriés-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriés faite ?

Je suis du sang dont vous sortés,
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Mes vœux sont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portés.
Ne redoutés-vous point une honte éternelle,
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla souvent d'une flamme infidelle ?
Vous vous troublés !

LAVINIE.

Seigneur....

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'espere ;
Vous voyés malgré vous tout le prix de ma foi,
Et vous rougissés de colere
Quand la raison vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confesse ;
Mais elle peut aussi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juste Ciel me laisse,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchés point à nous confondre,
De mon sincere amour vous devés vous répondre,
Mon sort sans votre Hymen est assés glorieux,
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival aprés tant de naufrages
Cherche un asile en ces Climats.
Le rang qui vous attend est l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intéressés n'ont guére de puissance,
Si par de feints soupirs on prétend m'imposer,
Je saurai démêler un dessein qui m'offense.

TURNUS.

Vous saurés vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes,
Votre choix est prêt d'éclater,
Vous allés me donner les armes
Dont j'ai besoin contre vos charmes,
Heureux si j'en puis profiter.



SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

QUelle ſuperbe plainte a-t-il oſé me faire ?
Quel eſt ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmés Turnus, j'entens facilement
Ce que vous cherchés à me taire,
Vous me vantés un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix néceſſaire;
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere,
Permets du moins que ce choix ſe differe;
Eteindre ſon amour, immoler ſon Amant,
Eſt-ce l'ouvrage d'un moment ?

CAMILLE.

Vous avés entendu la Reine de Carthage,
Et contre cet ingrat vous manqués de courage ?

LAVINIE.

Mais ſavons-nous ſi Junon dans ce jour
N'a pas pour m'effrayer formé cette ombre vaine ?
Défions-nous de ſa cruelle haine.

CAMILLE.

CAMILLE.

Défiés-vous plutôt de votre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur venger d'autres appas
Qui n'ont sû plus long-temps mériter son hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

CAMILLE.

Les Inconstans, les Infidelles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'asile pour eux.

LAVINIE.

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere,
Turnus sait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pourquoi l'infidéle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire?

CAMILLE.

Un Amant qui sait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer
Peut devenir aimable;
Mais un volage Amant
Devient plus haïssable,
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude,
Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude.

D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur combat?

Prêtés-moi du secours, ô Stix! ô Rives sombres!
Laissés encor sortir vos Ombres
Pour m'animer contre un Ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah! quel tourment, quand la raison commande
Ce que l'Amour ne permet pas?
Trop cruelle raison, hélas!
Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende?
Peut-on, charmant Amour, mépriser tes appas?
Ah! quel tourment, quand la raison commande
Ce que l'Amour ne permet pas?

CHŒUR *qu'on entend derriere le Théatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ses aimables loix,
C'est lui seul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles sont ces voix éclatantes?

CAMILLE.

Ignorés-vous d'où part ce bruit confus?
On célébre aujourd'hui la Fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.

SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE;
Troupe qui célébre la Fête
de Bacchus.

CHŒUR.

Chantons Bacchus & ses bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne?
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne;
La raison fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laisse les Humains en paix.
Chantons Bacchus & ses bienfaits.

Danses des Bacchantes.

UN HOMME DE LA FESTE.
Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas!
Heureux les Climats
Qui lui donnerent la naissance!

CHŒUR.
Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas!

LA REINE.

Les Troyens déteſtent la Grece,
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens.
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

La fureur ſaiſit toute la Troupe.

CHŒUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes,
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes,
Qu'ils périſſent dans les abîmes
De la Mer en courroux.
O toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs ſi légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi! ma Fille, à nos yeux vous demeurés tranquille?
De toute notre ardeur l'exemple eſt inutile?

Toi, qui par des tranſports puiſſans
Te rends le maître des ames,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens,
Inſpire-lui la haine que je ſens,

Et la fureur dont tu m'enflammes,
Descens dans son cœur, descens.

Danse des Bacchantes furieuses autour de Lavinie.

LAVINIE.

Où suis-je ? ô Ciel ! dans les murs de Carthage
Qui m'a pû soudain transporter ?
J'y vois les feux allumés par la rage
D'une Amante que l'on outrage,
Je la vois s'y précipiter,
J'entens ses cris. Dieux ! elle expire
En nommant un Ingrat insensible à sa mort.
C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire
A me faire un semblable sort.
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.

Reine, écoutés, écoutés tous,
Je choisis . . . . .

LA REINE.

Déclarés un choix digne de vous,
Parlés, qui vous arrête ?

LAVINIE.

Je choisis Turnus pour époux.

CHŒUR.

Que nos cris d'allegresse
Percent jusqu'aux Cieux,

Nous sommes victorieux.
Chançons, chantons sans cesse,
Nous sommes victorieux ;
Que nos cris d'allegresse
Percent jusqu'aux Cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi ; suivés mes pas, Princesse ;
Il lui faut annoncer un choix si glorieux.



ACTE QUATRIÉME.

Palais de Circé.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

OU courés-vous ? quel soin vous presse ?

ENÉE.

Je cherche par-tout la Princesse,
Je veux lui reprocher son choix,
Je veux la voir pour la derniere fois.

ILIONÉE.

En vain pour se venger on se plaint d'une Ingrate ;
Son triomphe en est plus beau.
D'un amour méprisé la vengeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ENÉE.

Non, j'aimerai toujours l'Ingrate qui m'outrage ;
Je sens trop quel amour m'engage,
Je me dois épargner le triste & vain effort

Que je ferois pour sortir d'esclavage ;
Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONÉE.

Vous voyés la surprise où ce discours me jette ;
L'amour peut-il réduire un Héros au trépas ?
Non, non, d'un autre soin votre cœur s'inquiete,
Vous regretés une sûre retraite
Que nous trouvions en ces Climats.

ENÉE.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je perds l'unique objet qui me paroît aimable,
Je perds l'asile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable.
Un Amant misérable
Est insensible à d'autres maux.

ILIONÉE.

Des malheureux Troyens perdrés-vous la mémoire ?
Oublirés-vous un si cher intérêt ?
Ecoutés leurs soupirs & la voix de la gloire.

ENÉE.

Ah ! Ciel ! la Princesse paroît.



SCENE

SCENE II.

ENÉE, LAVINIE.

ENÉE.

ME cherchés-vous, Cruelle ?
Venés-vous insulter à ma douleur mortelle ?
Ah ! laissés-moi mourir,
Laissés-moi disposer de mon dernier soupir.
Que dis-je ? non, venés, venés répondre
Aux reproches qui vous sont dûs,
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuste choix de Turnus.
Mes transports.... mon amour,.... je sens que je m'égare,
Il régne en mon esprit un désordre fatal.
Hélas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare
Me sacrifie à mon Rival ?

LAVINIE.

Vous prenés un soin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur ;
Pourvû que dans ces lieux vous trouviés un asile ;
Qu'un autre Hymen vous fasse un sort tranquille,
Ma perte est un foible malheur.

ENÉE.

Ah! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes soupirs & ma foi ?
Pourquoi feindrois-je ici ce désespoir extrême?
Que pourrois-je esperer? tout est perdu pour moi.
Si mon cœur savoit feindre, Ingrate,
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas,
Je vous déroberois ma douleur qui vous flatte,
Vous ne jouiriés point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance,
Didon avoit sû l'embraser,
Vous vîtes cependant sa mort avec constance.

ENÉE.

De ce crime odieux cessés de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,
Et ma reconnoissance imita la tendresse;
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,
Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.
Il fallut cependant, pour me séparer d'elle,
Des ordres absolus du Souverain des Dieux.
Ah! que ne souffroit-il que je fusse fidelle?
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere?

ENÉE.

Hélas! en pouvez-vous douter?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus légere,
C'est ce que je dois souhaiter.

ENÉE.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire ?
Ciel ! quel trouble secret semble vous agiter ?

LAVINIE.

Hélas ! si vous m'aimiés, que je serois à plaindre !

ENÉE.

Parlés, expliqués-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait ? grands Dieux ! Turnus seroit nommé,
Et vous seriés aimé.

ENÉE.

Qu'entens-je ! pourquoi donc par un choix si funeste...

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon ;
Une fureur divine, hélas ! a fait le reste,
Et d'un Amant que je déteste
Elle a sû m'arracher le nom.

ENÉE.

D'une aveugle fureur désavoués l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raison l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.

Ma gloire, des sermens, la Reine, tout m'engage
A suivre une cruelle loi.

ENÉE.

Que mon ame à la fois est troublée & ravie !
Quel excès de plaisir ! quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur !
En vous perdant, je vais perdre la vie,
J'apprens que vous m'aimés, dans ce fatal instant,
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons dont j'ai suivi l'injuste violence,
D'où vient que vous osiés attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix ?
Que n'ai-je cru mon cœur qui prenoit sa défense ?
Ah ! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,
Il faut n'écouter que sa voix.

ENÉE, LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême,

ENÉE.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer.

LAVINIE.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer.

ENÉE.

Je vais perdre à jamais le seul Objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même.

ENÉE, LAVINIE.

O mort! de nos tourmens venés nous délivrer.
O mort! unissés-nous, on nous va séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

ENÉE.

Laissés-moi lui parler, dérobés-lui vos pleurs.
Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCENE III.

ENÉE, TURNUS.

ENÉE.

Seigneur, vous cherchés Lavinie,
Permettés qu'un moment j'ose arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la Guerre est finie.
Je sai trop que dans les Combats
Le sang de nos Sujets ne se doit plus répandre;
Mais je puis encore prétendre.
Que le fer à la main, aux yeux de nos Soldats,

Nous terminions seuls nos débats.

TURNUS.

Préferé par l'Objet que j'aime,
Je sai que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre désespoir extrême;
Mais à la gloire aussi je sai ce que je doi,
J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi
Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Cependant, Seigneur, redoutés
Un Rival qui sur vous a déja l'avantage.

ENÉE.

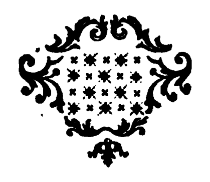
La victoire que vous vantés
N'est pas pour vous peut-être un si charmant présage.

On entend une harmonie très-douce.

SCENE IV.

ENÉE.

J'Entens d'agréables concerts,
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs,
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'Univers.
C'eſt Venus qui deſcend, tout me fait reconnoître
La Déeſſe de la Beauté ;
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainſi qu'elle eſt prête à paroître ?



SCENE V.

VENUS *qui est descendue des Cieux, accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaisirs & de deux Cyclopes*, ENÉE.

ENÉE.

DEesse, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours & ma Mere,
Quel destin, quelle loi sévere
M'a si long-temps fait languir loin de vous?
Votre Fils malheureux aimoit sans espérance,
Vous avés dans les pleurs laissé couler ses jours;
Que ne m'accordiés-vous du moins votre présence,
Si vous ne vouliés pas m'accorder du secours?

VENUS.

Mon Fils, connois mieux ma tendresse,
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir;
En possedant le cœur d'une aimable Princesse,
Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouse du Dieu qui lance le Tonnerre,

Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre,
Apprens ce que j'oppose à toutes ses fureurs.
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ENÉE.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance,
Tous mes discours seroient trop languissans;
Servés-vous de votre puissance,
Dans le fond de mon cœur lisés ce que je sens.

VENUS.

Cyclopes, donnés-lui les armes
Qui de son Ennemi rendront le sort douteux;
Et vous, Graces, Amours, versés sur lui les charmes
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

Danses des Graces & des Plaisirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere!
Trop heureux qui les peut recevoir!
La Beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir,
C'est régner que de plaire.
Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

CHŒUR.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

VENUS.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre
Peut s'attirer le respect de la Terre;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHŒUR.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre
Peut s'attirer les respects de la Terre;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VENUS.

Dieux, Mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres soupirs;
Les honneurs que Venus vous demande
Sont les plus doux plaisirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!

CHŒUR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!





ACTE CINQUIÉME.

Temple de Junon.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE.

Quel triste sort dans ce Temple m'amene ?
Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine ?
Ici tout reconnoît la Maîtresse des Dieux,
Qui nous hait & qui nous accable.
Turnus seroit peu redoutable
Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence ;
Peut-être en ce moment Enée est en danger.
Justes Dieux ! prenés sa défense.
Ah ! pourriés-vous ne le pas protéger !

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur téméraire ?
Dans le Temple où je suis quels vœux ai-je formés ?

Vœux trop ardens, tenés-vous renfermés,
Vous pourriés de Junon redoubler la colere.

Hélas ! quand pour moi ſeule il expoſe ſes jours ;
Quand je vois de ſa mort l'image menaçante,
Il faut encor qu'une timide Amante
Ne puiſſe de ſes vœux lui prêter le ſecours.

SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

MA Fille, triomphons, j'ai fait un ſacrifice
Qui nous promet un heureux ſort,
Du plaiſir que je ſens partage le tranſport.
Il n'en faut point douter, Junon nous eſt propice ;
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort ! ah ! je frémis !

LA REINE.

Quelle eſt cette ſurpriſe ;
Quoi ! contre un Ennemi le Ciel nous favoriſe,
Et j'entens vos ſoupirs, je vois couler vos pleurs !

LAVINIE.

Puiſque ma flamme s'eſt trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs ;

Avec cet Ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je ? ah ! rougiſſés de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentés-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chere Ombre, qui déja peut-être
Dans ces funeſtes lieux erres autour de moi,
Je dois en te ſuivant récompenſer ta foi,
Que j'ai ſû ſi mal reconnoître.
Je vais ou te venger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCENE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HElas ! quel eſt ce trouble, & que dois-je en attendre ?
Parle, quel eſt l'Arrêt que le ſort vient de rendre ?

CAMILLE

Ah ! que ne pouvés-vous à jamais l'ignorer !
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O préſages trompeurs ! ô deſtin trop contraire !

CAMILLE.

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuyons un vainqueur odieux;
Déesse, a-t-il enfin surmonté ta colere?

SCENE IV.

LE ROI, ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

MA Fille, tu vois le vainqueur,
Pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœur;
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages,
Je veux que ses hommages
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

ENÉE.

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.

à Lavinie.

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
Les doux transports que ressent ma tendresse?

LAVINIE.

Prince, vous ne devés ſonger
Qu'à fléchir la Déeſſe.

ENÉE.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux
Par des reſpects profonds expier ma victoire;
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même jour je me ſoumets à vous.
Conſentés au repos où le deſtin m'appelle,
Après tant de travaux ſi longs & ſi cruels;
La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Eſperons, eſperons le ſuccès le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ſes barrieres brillantes;
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent ſon courroux.



SCENE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI, ENÉE, LAVINIE, &c.

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre;
Ma haine contre vous n'a que trop combattu,
Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte;
A Venus tout cede sans honte,
Et vous avés pour vous Venus & la Vertu.

Junon disparoît.

ENÉE & ILIONÉE.

Souveraine du Ciel, quelle réconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI, LAVINIE.

Une sincere obéïssance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.

SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENÉE, ILIONÉE, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

Vous, qu'un autre Ciel a vû naître,
Troyens, pour votre Roi venés me reconnoître,
Venés à mes Sujets vous unir pour toujours;
Venus vous a conduits sur ces rives aimables,
Attirés-nous des regards favorables
De la Déesse des Amours.

CAMILLE, ILIONÉE.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons sans se faire attendre
Sauront flatter nos desirs,
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre,
Tous les soupirs

Naîtront au milieu des plaisirs.

CHŒUR.

Quel bonheur va combler ces lieux !
En faveur de son Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons sans se faire attendre
Sauront flatter nos desirs,
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre,
Tous les soupirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

Danses des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.

CAMILLE, ILIONÉE.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire,
On déteste cent fois son tyrannique empire,
Et ses tristes engagemens ;
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.

CHŒUR.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire

On déteste cent fois son tyrannique empire,
Et ses tristes engagemens;
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.



LETTRES
A
L'IMITATION
DES
HEROÏDES
D'OVIDE.

DIBUTADIS

A

POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicione inventa la Sculpture. Un ſoir ſa Fille traça ſur une muraille les extrémités de l'Ombre de ſon Amant, qui ſe formoit à la lumiere d'une lampe; & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une Pierre en Homme. Je ſuppoſe que cette Fille ayant vû une belle Statue de la façon de ſon Pere, écrit à ſon Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon ſont feints.

UNE nouvelle joie, & que je veux t'écrire;
Tient mon eſprit tout occupé.
Mon Pere m'a fait voir un Marbre qui reſpire,
Du moins ſi l'œil n'eſt pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la Pierre ait ſû prendre
La molleſſe même des chairs,
Et ce je ne ſai quoi de vivant & de tendre
Qui forme les traits & les airs?

Tu ſais quelles raiſons me font aimer la vûe

D'un Marbre si bien travaillé.
D'une si douce joie on n'a point l'ame émue,
Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cèt heureux soir,
Qui répara si bien une légere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon Pere;
Il sait, il approuve nos feux;
Mais un pere est toujours un témoin trop sévere
Pour les amours & pour les jeux.

Quelques mots au hasard jettés par complaisance;
Composoient tout notre entretien;
Et nous interrompions notre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une Lampe prêtoit une lumiere sombre
Qui m'aidoit encore à rêver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il représente
L'objet de notre attachement:
C'est assés pour flatter les langueurs d'une Amante,
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais

Mais je poussai plus loin cette douce chimere,
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi ;
Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi,

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tôt le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main,

Ainsi, chez Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hasards.
L'Amour qui sut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts,

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux,
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre,
Pour se montrer à nos neveux,

Les Héros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au delà de leurs jours ;
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,

Eternisera nos amours.

Combien de demi-Dieux, dont les Hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pû connoître,
Si je n'eusse aimé Polemon !

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jetter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sai qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je réparerai ces soupçons de ma flamme
Que je condamne en les formant.

Quoi ! de tels changemens seroient-ils donc possibles ?
Quoi ! cet amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?

FLORA
A
POMPÉE.

POmpée étant encore jeune, aima la Courtisane Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius, ami de Pompée, devint éperdument amoureux d'elle ; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écouta pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit.

PRête à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs,
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux ;
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux ?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent ;
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent ;
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flamme inquiete
Craignoit si tendrement des Rivaux malheureux ?
Ah ! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes ?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous ?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta Maîtresse
Que tu ne serois point touché par tes Rivaux ;
Que tu pourrois jouir de sa tendresse,
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? J'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on poussoit pour ébranler ma foi ;
De tendres soins me trouvoient invincible,

Lorſqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, voilà ce qui l'irrite;
Vous écoutés ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc déſormais qui mérite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il falloit d'un ami préferer le repos;
Ne prétens point nous déguiſer ton ame
Sous de vains diſcours de Héros.

On ſait juſqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Juſqu'où doit nous pouſſer un ſi cher intérêt.
D'autres Héros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'Amour parle, tout ſe taît.

Ton changement n'a point une cauſe plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux;
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un Ami généreux.

Pourquoi, lorſqu'il voyoit ſa flamme rebutée,
Ton Rival t'a-t-il pû toucher par ſes ennuis?
Et moi qui perds tout ce qui m'a flattée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.

Comment de tes présens jouiroit-il jamais ?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse;
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien ?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui, tu t'es rendu justice;
Il n'est pas comme toi barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface ?
Quel charme malheureux a sû me prévenir ?
Que je voudrois l'adorer en ta place,
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes soins pour lui tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus désirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tôt dissipée !
Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guérir ?
Quoi ! j'aimerois un autre que Pompée ?
Non, je ne saurai que mourir.

ARISBE
AU JEUNE
MARIUS.

Quand Marius eut été chassé de Rome par la Faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son Fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal, Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des Femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, & eut la générosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par là elle le perdît pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, & qu'il a rejoint son Pere, qu'elle lui écrit.

Depuis que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs;
Dans votre souvenir me suis-je conservée?
Songés-vous à mes déplaisirs?

Il n'est point de fin pour mes peines;
Rien ne sauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre ſortie,
Un demi-jour m'eût-il duré ſans vous parler ?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous, tout va s'écouler.

Seule & mortellement bleſſée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne ſaurois bannir l'eſpérance inſenſée
Que j'ai de vous trouver par-tout.

Qui le croiroit ? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiés reſſerré,
Et je vous redemande à cette priſon même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit ſe répande ſur nous ;
Ma triſteſſe redouble en ce vaſte ſilence,
Et ce temps m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lorſqu'en mes yeux laſſés le ſommeil eſt entré ;
En ſonge quelquefois (ce bien me reſte encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avourai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse
Combien vous me pressiés d'ouvrir votre prison;
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniés tout à la raison.

Vous me parliés toujours d'un pere
Dont il falloit servir la haine & le courroux;
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas! d'où vient que ma mémoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire
Qu'il m'aimât sans déguisement?

Oui, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimés, doivent s'en augmenter;
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse;
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriés pour moi?
Je suis une Numide, & votre ame hautaine

Dédaigne d'être ſous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger?
La Beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne ſuis plus Numide,
De ſon propre intérêt mon amour eſt vainqueur;
La naiſſance n'eſt rien où la vertu décide,
Je ſuis Romaine par le cœur.

N'admirés plus tant la mémoire
Des plus fameux Héros que Rome ait mis au jour;
J'ai plus fait par l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai ſacrifié mon amour.

Grands Dieux! vous vîtes ſeuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes ſeuls témoins,
Lorſqu'enfin arriva la nuit où de ſes chaînes
Marius ſortit par mes ſoins.

Tandis qu'une troupe choiſie
Conduiſoit ce deſſein ſur mes ordres ſecrets;
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte !
Quel supplice qu'un tel emploi !

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler & comptois les instans !
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du temps ?

Prend-on bien toutes ses mesures ?
Amour, dans ces périls tu m'as fait embarquer ;
Amour, veille pour nous, veille en ces conjonctures,
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il sort, il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensé,
Je courus, & de crainte & d'espoir agitée,

Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue ;
La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur ;
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts ;
Je ne sai quel plaisir d'une ame généreuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir !
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu ;
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire,
De cet heureux succès jouit en gémissant ;
Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a sû faire
Excuse assés ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier !
Libre, regretés-vous les marques de tendresse

Que vous reçûtes prisonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe absente,
En sortant de ces lieux, envoyer un soupir ;
Vous méritâtes peu les bienfaits d'une Amante ;
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fui moins vîte ;
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais :
C'est-là que je la laisse, eût-il dit ; je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sai-je ? un autre Amant peut-être,
En rompant ses liens, eût rendu des combats.
Ah ! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas ?

Mais, Dieux ! quel bonheur j'envisage !
C'est un prix assés grand que mon amour reçoit,
Si près d'une Rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.



CLEOPATRE
A
AUGUSTE.

ON ſait l'hiſtoire de Cleopatre. Il eſt beſoin de ſe la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'eſprit de cette Lettre; car je ſuppoſe que Cleopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguſte & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour ſa juſtification, les principaux événemens de ſa vie. Sur-tout il faut ſe ſouvenir combien Cleopatre étoit une Princeſſe galante, & que dans l'état où elle ſe trouvoit alors, il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource auprès d'Auguſte, qu'une coquetterie bien conduite.

JE crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vûe,
En l'état où je ſuis j'évite tous les yeux,
Je ſuis le Soleil même, & je ſuis deſcendue
Dans les Tombeaux de mes ayeux,

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyés pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger;
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de Peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau dégré?
Je me rendis à lui sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les Arrêts;
Et depuis vous savés si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès,

Non, non, ſans jalouſie & d'un eſprit tranquille ;
De vos heureux ſuccès nous regardions le cours ;
Nous voulions ſeulement aſſurer un aſile
A de malheureuſes amours.

Marc-Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, ſon air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je ſai que ſon eſprit violent, téméraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir ;
Et je craignois pour lui la fortune proſpere
Qu'il ne ſavoit pas ſoutenir.

Je l'aimai cependant ; c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes événemens ;
Je m'attache aux Héros, je ſuis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenés d'un ennemi le viſage irrité ;
Traités-moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave traînée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois ;
La Maiſon des Ceſars, telle eſt ma deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Ceſar,

Cesar, dont les vertus ont été consacrées,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur;
Et vous triompherés de moi, de ces Contrées,
Aussi juste, & plus grand vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux! quels soupirs poussoit le Maître des Humains!
Que d'amour dans une ame où régnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins!

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects & d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens?

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posseder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on désire,
Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée,
J'ai trop dit que Cesar a vécu sous mes loix;

Bientôt vous me verrés pâle & défigurée;
Et vous condamnerés son choix.

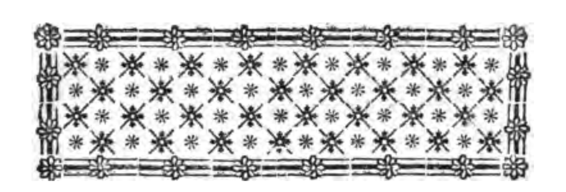
Mais si le grand Cesar souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savés, favorable ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur;
Peut-être... Mais, hélas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imités la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous seriés par le sang, par l'aveugle naissance,
Moins obligé de l'imiter.



DIVERSES PETITES PIECES DE *POËSIE.*



PORTRAIT DE CLARICE.

J'Espere que Venus ne s'en fâchera pas,
Assés peu de Beautés m'ont paru redoutables ;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge ou régne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage ;
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,

Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, & par-là plus charmant,
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austere & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix si profonde;
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne sai cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits:

Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
Oh ! que l'Amour a de malice !

LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans
La magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe Fête,
Et les Hérauts crioient : *Citoyens, accourés ;*
Vous n'avés jamais vû, jamais vous ne verrés
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur ;
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenue
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eût été déja vûe.
Mais quoi ! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine ;
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.

Telle eſt chés les Amours la coutume établie ;
La même choſe s'y publie
A des Jeux ſolemnels qu'ils célébrent entr'eux.
Mais ce qui doit cauſer une douleur amere ,
C'eſt que tous les quatre ans on célébre ces Jeux :
Cependant pour ces malheureux
C'eſt une Fête ſéculaire ,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans, la carriere eſt jolie ;
Trois , c'eſt le bout du monde, on ne les peut paſſer :
Mais aller juſqu'à quatre , oh ! ce ſeroit folie,
Si ſeulement ils oſoient y penſer,
Ils n'avoient pas jadis les mêmes deſtinées ,
Un Amour fourniſſoit ſa quinzaine d'années,
Sa vingtaine , pour faire un compte encor plus rond.
Hélas ! bien moins de temps aujourd'hui les emporte :
Et s'il faut que toujours ils baiſſent de la ſorte,
Dieu ſache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe légere ,
Lorſqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours ,
S'avança le Doyen de Cypre & de Cythere ,
Le Mathuſalem des Amours ,

Un amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidéle rapport!
Le petit Peuple aîlé, dans un commun transport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille différens combats?
Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide;
Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flamme timide,
Qui veut parler & qui se tait toujours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits soins qui touchent tant;
Tantôt à se plaindre des Belles
Avec respect, & même en s'emportant.
Que sai-je enfin? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le Vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allegresse s'exprime
Par mille cris redoublés à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime,
L'autre veut savoir le régime
Dont jusqu'alors il s'est servi.

Mais lui, ce ne ſont pas ici, comme j'eſpere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'eſt pas encor temps que je ſois admiré;
Et qu'il ſoit dit ſans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.
Mon deſtin ſera tel, que des Amours antiques,
Chés les Amours futurs moi ſeul je ferai foi;
On me conſultera ſur de vieilles pratiques
Dont la mémoire auroit péri ſans moi.
Mais puiſque vous voulés ſavoir ce qui me donne
Cette longue ſanté dont vous ètes ſurpris,
Je vis de ce beau feu qui ſort des yeux d'Iris,
Et comme on voit, la nourriture eſt bonne.



SONNET.

Je suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né;
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je sai jouer du Luth, arrêtés. Bagatelle,
Le Luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir Dieu de la Médecine.
Daphné fuyoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, voyés quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.



SUR UN SOUPER,

Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être s'ennuyât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guére,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puissant Ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce soir dans la noble Cohue,
Descens envelopé d'une invisible nue;
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sache comment,
Tu régnes plus absolument.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle soit complette,
Le triste Sérieux & la Langueur secrette,
Par qui les Plaisirs sont chassés,
Les Complimens froids & glacés,
Les Nouvelles de la Gazette,

Les longs Contes remplis de détails entassés ;
Ou, qui pis est, les Ris forcés,
La Gaité fausse & contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répete,
Et qui même sont mal placés.
Que d'un repas très-court les Convives lassés,
Cachent leurs bâillemens sous une main discrete ;
Qu'ils prêtent à l'Horloge une oreille inquiete,
Et ne se montrent empressés
Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.
Ennui, tu me diras qu'en présence d'Iris
Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire,
Que son aimable vûe animant les esprits.... :
Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Et bien, tu ne dois pas songer
A régner sur toute la Bande ;
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager ;
C'est sur elle, grand Dieu, qu'il faudra te venger.
Puissant Ennui, je te la recommande.



SUR UN RETOUR

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point ? ne ferai-je sans cesse
Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse,
Mois charmant, Mois aimable, où de ses dons nouveaux,
Bacchus remplira nos Tonneaux ?
De Vignerons contens quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépouiller ses Etats,
Et faire bouillonner la liqueur enflammée,
Mere des Jeux, & l'ame des Repas ?
Ainsi dans le fond d'un Bocage
Je parlois seul, & Bacchus m'entendit ;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour, qui savoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel temps son retour est réglé,
De mes discours avoit lui seul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

RÊVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le silence ;
A vous à qui je rends des soins
Inconnus & sans récompense ;
A vous, qui pourrés bien ne le jamais savoir ;
En ces lieux écartés j'adresse cet hommage,
Et je puis seulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquittât ainsi ;
Mais vous, si vous faisiés le vôtre,
Vous devineriés tout ceci.

ETRENNES

Pour l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cens,
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens ;

Seulement pour ladite année ;
Cela n'a jamais d'autre sens.
Mais avec cette année un siécle aussi commence ;
Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre bail peser la différence.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance ?
Et bien donc, pour le siécle soit.

AUTRES

ETRENNES.

En ce jour solemnel, où de vœux redoublés
Plus qu'en tout autre temps les Dieux sont accablés,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles ;
J'ai demandé des jours occupés & paisibles,
Des plaisirs vifs, sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquiétude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.

Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas
En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine ;
Renvoyé vers l'aimable Ismene,
Ceci ne me regarde pas.

SUR DES ETRENNES

Avancées d'une année sur l'autre.

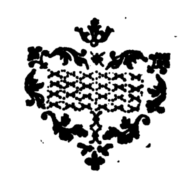
LE Dieu de l'Hélicon & celui de Cithere,
Souverains des Plaisirs, sont convenus entr'eux
De payer tous les ans à celle qui m'est chere
Un tribut de Vers amoureux ;
Elle qui n'est pas ménagere,
Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux ;
Et les Divinités faciles à ses vœux,
N'y savent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrivera-t-il ? Le fonds manquera ? Non.
L'Amour fournit toujours, la source est abondante.
Oui l'Amour, dirés-vous, mais pour votre Apollon. . . .
Oh ! quand l'Amour le prend d'un certain ton ;
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas;
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dès ma naissance même
Promit mon cœur à vos appas.
Un Astrologue expert dans les choses futures,
Voulut en ce moment prévoir mes avantures;
Des Planetes alors les aspects étoient doux,
Et les conjonctions heureuses,
Mon Berceau fut le rendés-vous
Des influences amoureuses;
Venus & Jupiter y versoient tour à tour,
Tant de quintessence d'amour,
Que même un œil mortel eût pû la voir descendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
Hélas! je ne faisois que de venir au jour.
Qu'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Astrologue d'abord fit le plan général,
Il le trouva des moins considérables;
Je ne devois ni forcer Bastions,
Ni décider Procès, ni gagner Millions;
Mais aimer des Objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,

Eprouver les amours coquets ou véritables,
Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus;
Alors l'Astrologue s'écrie,
Le joli Garçon que voilà!
La charmante petite vie
Que le Ciel lui destine-là!
Mais quand dans le détail il entra davantage;
Il vit qu'encore Enfant je savois de ma foi
A deux beaux yeux faire un si prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions presque de même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur,
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne distinguoit par aucun intervale
Un amour & son successeur.
Ce n'étoient jusque-là que des Préliminaires,
Le Ciel avoit paru d'abord,
Par un essai de passions légeres,
Jouer seulement sur mon sort.
Mais quel amour, ô Dieux! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précédé!
Fuyés, foibles amours dont j'étois possedé,
Fuyés, & dans mon cœur ne laissés point de trace.
Celui qui se rendoit maître de mon destin,
Du reste de ma vie occupoit l'étendue;
L'Astrologue avoit beau porter au loin sa vûe,

Il n'en découvroit point la fin.
Quoi ! disoit-il, presqu'en versant des larmes,
Ce pauvre Enfant que je croyois heureux,
Des volages amours va-t-il perdre les charmes ?
Quoi ! pour toujours va-t-il être amoureux ?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses régles en pratique ;
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des Fixes & des Planetes,
Dans tous les coins du Ciel promene ses Lunetes,
Retrace des calculs qui n'étoient pas trop courts ;
Et puis quand il eut fait cent choses déja faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.



LE TEMPS ET L'AMOUR,

FABLE.

Ils sont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchans qu'ait Jupin à sa table ;
L'un est le Temps, mangeur insatiable,
Vieillard chenu, mais hélas ! trop dispos ;
Et l'autre, qui ? c'est l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chés son Beau-Pere à forger une chaîne
Qui de deux cœurs doit unir le destin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge & vous l'use à la fin ;
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais sous sa cruelle dent
Liens si forts qu'ils fissent résistance ?
Ces jours passés je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence ;
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,

SUR CE QU'EN ECRIVANT *à une personne, on n'avoit osé écrire le mot d'*Amour*, & qu'on l'avoit laissé en blanc.*

Hier peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir,
Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir;
J'eus trop d'égard pour une indifférente,
Je craignis plus de l'offenser que toi;
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi,
Le moyen que je me repente?
N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La seule criminelle est la Beauté que j'aime;
De ton nom outragé venge l'honneur suprême:
La peine que tu dois choisir,
C'est que bientôt avec plaisir
Elle le prononce elle-même.

SUR

SUR UN BILLET,

Où une personne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un sentiment qu'on lui demandoit.

CErtain Chiffre tracé par une main charmante,
Tourmentoit un jour mes esprits,
J'eus recours au Fils de Cypris,
Il n'est Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces sortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis ... juste Ciel ! quelle seroit ma gloire !
Quel destin seroit aussi beau !
Mais hélas ! il ne lut qu'à travers son bandeau,
Et je n'ose presque l'en croire.



SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes,
Que d'être seul & de rêver.
La dominante idée à chaque instant présente,
N'en devient que plus dominante;
Elle produit de trop tendres transports;
Et plus l'esprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les soirs cependant une force secrette
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là vous m'occupés seule, & dans ce doux silence
Absente je vous vois, je suis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux

Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de descendre,
Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant,
Elle répand dans l'air je ne sai quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guére intelligible,
Vous ne l'entendrés point, je sai ce que j'y pers;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

A MADAME

LA D... DE M...

Sur son Mariage qui fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

Du beau sang dont vous ètes née
Un Souverain vous est dû pour Epoux;
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'Ennemi de l'Hymenée.
Le sérieux Hymen par un grave decret
Vous met entre les bras d'un Prince d'Ausonie;

L'autre pour donner un trait
Qui tienne de son génie,
Sans pompe & presque en secret
Conclut la cérémonie
Dans un méchant Cabaret.

SUR
UN PORTRAIT
De feue Madame la Duchesse de Mantoue.

Toi que pour son Rival Apollon même avoue,
Immortel Cygne de Mantoue, *
Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué
Le plus beau temps de la grandeur Romaine;
Que je te plains d'avoir manqué
Ce sujet pour tes Chants, & cette Souveraine!

* *Virgile.*



CAPRICE.

Je ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, sa Mere,
Tous ses Parens, Jeux & Ris,
Toute l'Isle de Cythere,
Et qui plus est, mon Iris.

SUR UNE PETITE VEROLE.

Sur le sujet de la gente femelle
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est,
Grace & Beauté sont ensemble en querelle;
Car Beauté dit, c'est par moi qu'elle est belle:
Grace répond, c'est par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté toujours fiere & hautaine,
D'esprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ses dons doivent être chéris,
Vous prend congé du visage d'Iris.

Mais d'autre part sa gentille Rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec;
D'Enfans aîlés troupe toujours égale,
Aux pieds d'Iris se rend avec respect.
Dame Beauté mainte couleuvre avale,
Si qu'à la fin voyant que son courroux
N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire au plus vîte,
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR UNE SCENE

Que j'avois faite entre l'Amour & Psiché.

PSICHÉ à IRIS.

MA chere Sœur, nous ne nous devons rien;
En même cas nous sommes l'une & l'autre,
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.



MADRIGAL.

JE veux chanter en Vers la Beauté qui m'engage,
J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

AUTRE.

TU sais quel est l'Objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes,
Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix;
Mon cœur est assés tendre, il est assés fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.



SUR UNE PASSION CONSTANTE

Sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs & du dédain.
Iris se trouva moins sévere,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les degrés
Il sut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterés,
Siécles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles;
Iris en trahison lui coupoit les deux aîles,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu;

Car

Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu ſombre & ténébreux,
Le dixiéme Janvier, s'aſſemblerent les Sages,
Cenſeurs du monde, & preſque Antropophages,
Gens ſans amour, & rêvant toujours creux.
De longs habits de deuil la Troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeſte ſéjour.
L'an précédent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit déſerté; quand un Sage déſerte,
Ne le cherchés que chés l'Amour.
Dans des chants où régnoit une triſteſſe extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le ſort.
Hélas! diſoit avec tranſport
Un Orateur à face maigre & blême,
C'étoit pour notre Corps un ſujet excellent.
Quel pareſſeux! quel indolent!
Quel ennemi du ſoin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!

Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille !
A peine quelquefois paroissoit-il galant ;
Je sai qu'il faisoit mal d'en faire le semblant ;
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour sincere & violent
Qui nous en a fait un rebelle !
Le Discoureur en étoit là,
Quand le Sage défunt parut & le troubla,
Comme un Spectre sorti du ténébreux rivage.
Messieurs, leur dit-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage.
Critiqués ce Portrait, vous savés critiquer ;
Et comme un peu de temps vous sera nécessaire,
Je ne veux pas vous en laisser manquer,
Je reviens dans un an, à l'autre Anniversaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous.



SUR DES DISTRACTIONS

Dans l'Etude de la Géométrie.

LOrsque je tiens les horribles Ecrits
Des Successeurs d'Euclide & d'Archimede,
Contre la joie infaillible remede,
Rude supplice aux plus tristes Esprits,
Je vois l'Amour, & je suis tout surpris
Qu'il me vient là faire une parenthese.
Pense un moment, dit-il, à ton Iris,
Tu penseras un peu plus à ton aise.
Très-volontiers, lui dis-je, mon Mignon,
Je sai trop bien qu'on ne lui dit pas non;
J'accomplis l'ordre, & d'assés bonne grace.
Puis je reprens mes Savans, & l'Ennui,
Priant l'Amour de leur ceder la place,
La compagnie est mauvaise pour lui.
S'en va-t-il? Non. Parenthese nouvelle.
Encore Iris. Encore une fois, soit:
Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle,
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorsque je m'en crois quitte,
Que mon devoir est fait, & par de-là,

Mon enragé, mon traître est encor là,
Et son Iris. En vain je me dépite,
Au Diable soit le Lutin obstiné,
C'est encor pis, j'en suis mieux lutiné,
Je n'y sai plus que prendre patience;
Et puisqu'il faut que je pense & repense
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Pensons-y donc. Adieu vous dis, Science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

FABLE.

DAns l'Age d'Or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un régne éclatant;
C'est une erreur; il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il; je régne, & je n'ai point de gloire.
J'aimerois mieux dompter des ennemis,

Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve, & produit
L'austere Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & Chef de ses Rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'Enfant mutin le considere en face,
De près, de loin; & puis faisant un saut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

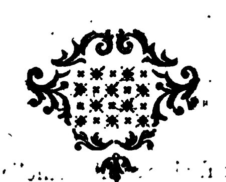
ENVOI.

Jeune Beauté, vous que rien ne surmonte,
Je ne dis pas, vous aimerés un jour;
Mais après tout, ceci n'est point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR
UNE BRUNE.

BRunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la Sagesse avoit pris le timon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit Démon;

Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grece affolerent les Sages,
Qui, comme Oisons, les menoient par le bec,
Qui croyés-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu sait, gentillesses en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philosophe, où du moins Raisonneur,
Et qui pouvois acquerir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austere Sagesse,
Quand vous verrés Brunettes d'un côté,
Allés de l'autre en toute humilité,
Brunettes sont l'écueil de votre espéce.



SUR CE QU'ON AVOIT traité un sujet tendrement, au lieu de le traiter galamment selon la premiere intention.

J'Ai vû le temps que j'avois en partage
Un assés galant badinage ;
Je savois, disoit-on, dans des Vers gracieux
Faire jouer ces Enfans qui sont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire.
Lorsque je demande à ma Lyre
Un Menuet, un Rigodon,
Elle me rend des airs qui peindroient le martyre
Du passionné Celadon.
Ce que tu m'accordois, Dieu des Vers, quel caprice
Te porte à me le refuser ?
Mais non, j'ai tort de t'accuser,
Je reconnois mon injustice.
Depuis un temps je m'apperçoi
Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre,
C'est le vase où je les reçoi,
Qui fait que même malgré toi
Tout le galant se tourne en tendre.

SUR CE QU'ON AVOIT MIS dans une Eglogue ces quatre Vers :

Sans permettre à son cœur de trop nobles desirs,
Elle peut des Dieux même attendre les soupirs ;
Et si pour elle en vain les Dieux versoient des larmes,
Ils sauveroient encor leur gloire par ses charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en disconviens pas ;
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le Chalumeau devient Trompette.



SUR

UNE VISITE

u'un Malade attendoit inutilement depuis quelque temps.

VOus ne venés donc point, vous pour qui je respire,
Vous qui seule à mes maux pourriés me dérober,
Vous qui d'un simple mot, qui d'un léger sourire,
Dissiperiés l'horreur où je me sens tomber ?
Privé de la santé, mon seul mal est l'absence,
C'est vous que je regrete, & qui me tourmentés.
Venés de vos attraits éprouver la puissance ;
Et si je souffre encor, punissés-m'en, partés.

MADRIGAL.

AUx Immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en seront eux-mêmes les témoins,
Ce n'est jamais l'or que je leur demande,

Les dignités, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis : Votre pouvoir suprême,
Dieux immortels, dispose aussi des cœurs ;
Conservés-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR UN COMMERCE D'AMOUR

Qui subsistoit sans fureurs, sans jalousie, &c.

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Megere,
Qui s'est armé des Serpens de sa Mere,
Et vient chés nous transporter les Enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir sous des traits moins connus,
Nos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le Fils de l'aimable Venus.

SUR
UN PORTRAIT DE DESCARTES.

Avec ſa mine renfrognée,
Elevé ſur ma cheminée,
Deſcartes dit : Meſſieurs, c'eſt moi
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une Alcove obſcure
Se cache une aimable Figure,
Qui ſe moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas, oh l'ignorant !



LES
ZEPHIRS.

Vers l'endroit où du Pont de Seve
Le dos vouté sur la Seine s'éleve,
Deux Couriers qui venoient de deux endroits divers,
Qui tous les deux portoient leur male,
Et faisoient diligence égale,
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs ? deux Couriers ? voici choses nouvelles.
C'étoient Zéphirs, entendés-vous ?
Et ce qu'ils portoient sur leurs aîles,
C'étoient soupirs échappés aux Jaloux,
Regrets impatiens & doux,
Vers ; & que sai-je enfin ? cent autres bagatelles,
Qui font des cœurs amoureux & fidelles
Les grands trésors, ou plutôt les font tous.
Vers la charmante Iris l'un voloit à Versailles,
De la part d'un Amant renfermé dans Paris ;
Et l'autre, de la Ville alloit voir les murailles,
Vers cet Amant dépêché par Iris.

Comme ils se connoissoient, arrête un peu, mon
frere,
Dit le Parisien, montre-moi ton paquet.
Ah! Ciel! ta charge est bien légere,
Et je suis, moi, chargé comme un mulet.
Le Courtisan, d'un air de Petit-Maître,
Répondit au Bourgeois, & bien, tant pis pour
toi;
Car d'ailleurs, quoi qu'il en puisse être,
Je serai mieux reçu que toi.

CAPRICE.

M'Aller servir de la langue des Dieux,
Parce qu'Iris fait un petit voyage
D'un jour sans plus! je n'en ai le courage,
Assurément Vers sont trop précieux,
Ce ne seroit entendre le ménage.
Mais, dit l'Amour, impérieux Marmot,
Dans ce seul jour qu'elle doit être absente,
Si le Soleil ne va qu'au petit trot,
S'il ne va point, si je m'impatiente,
Si je languis, si j'enrage en un mot,
Moi qui suis Dieu, qui tous les Dieux régente,
Enragerai-je en Prose comme un sot?

SUR
MON PORTRAIT.

SI lorsqu'un seul moment votre œil s'est
occupé
Sur ce Portrait qui, dit-on, est moi-
même,
Il ne vous a pas dit, *C'est vous seule que j'aime*,
Rigaut ne m'a point attrapé.

CHANSON.

UN Vainqueur après sa victoire
En répand l'éclat en tous lieux,
Un Amant dérobe sa gloire
A tous les yeux.

Venus & l'Amour savent ce qui le flatte,
Sa gloire n'éclate
Que chés les Dieux.

Un Vainqueur, &c.

La reconnoiſſance
Du plus tendre cœur
N'eſt que ſon ſilence
Et ſon bonheur.

Un vainqueur, &c.

SUR
UNE ABSENCE.

J'Entens la Raiſon en colere,
Qui gronde & tempête chés moi.
Que diable eſt-ce donc que je voi ?
Une humeur triſte & ſolitaire,
Un noir chagrin, qui n'appartient
Qu'aux grands malheurs, aux funerailles.
Je ſai bien qu'elle eſt à Verſailles,
Mais dans deux jours elle revient.
A cette raiſon trop cruelle
Un pauvre Enfant, pour tout diſcours,
Répond en criant de plus belle,
Elle ne revient de deux jours.

✱

SUR L'ABSENCE D'UNE personne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en Vers, & hors de-là quelques autres noms.

Quand je me jette avec furie
Dans l'affreuſe Géométrie,
Où ſe trouvent en racourci
Le Grimoire & la Diablerie,
Plein d'une triſte rêverie
Dont j'ai l'eſprit tout obſcurci,
Je penſe à mon Iris auſſi.

Quand quelque Vénus, quelque Aurore
S'offre à mes yeux d'un air galant,
Et me dit, non pas en parlant,
Je permets que ton cœur m'adore,
Ou bien m'en dit l'équivalent,
Je penſe à mon Iris encore.

Encore! Auſſi! Je ſuis ſurpris
Qu'ici ces mots-là ſe préſentent.
Pourquoi faut-il que mes Vers mentent?
Ne puis-je rimer qu'à ce prix?
Eh! diſons vrai, de par Cypris;
Et ſi les rimes n'y conſentent,

Regardons.

Regardons-les avec mépris.
Au milieu des savans Ecrits
Qui me plaisent & me tourmentent,
Malgré les Belles de Paris,
Dont les yeux aisément nous tentent;
Je ne pense qu'à mon Iris.

Toute vérité sera dite,
Puisque je viens de commencer.
Qu'un objet jamais ne vous quitte,
Qu'en vain pour s'en débarrasser
Votre pauvre cerveau s'agite,
Que ce soit une loi prescrite
D'y penser & d'y repenser:
Tant que chés vous une ame habite,
C'est, si j'ose le confesser,
Une condition maudite:
Aussi lorsque je me dépite,
Et qu'Iris vient à me lasser,
Je pensé à . . . .

Si je me sens pousser à bout
Par celle-ci qui me possede,
Diversité, c'est mon remede.
Mon cœur à regret s'y résout,
Je ne sai si l'Amour m'absout;
Mais enfin quand le mal m'excede,
Je pense à . . . . . & c'est tout.

LETTRE

A une Demoiselle de Suede, dont j'avois vû un très-agréable Portrait chés M..... Envoyé de Suede, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne sai si en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui est fort illustre, il faut que je vous croye Suedoise ; sur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans votre Portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Espagnole ; sur de jolis Vers François qu'on m'a montrés de vous, je vous crois Françoise ; sur les Vers Italiens qu'on dit que vous savés faire, vous devés être Italienne ; sur tout cela ensemble vous n'ètes d'aucun Pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-ſept ans à peu près, c'eſt l'âge qu'on vous donne ;
Dix-ſept ans juſqu'ici n'avoient gâté perſonne,
Pour vous ils vous ſont tort. L'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans, ſont que je vous ſoupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suede prend l'affaire fort ſérieuſement ; & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoutient que vous ètes à Stokholm, que mille gens vous y ont vûe & vous y ont parlé ; il dit même que votre Portrait, qui repréſente le plus charmant viſage du monde, ne repréſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Suede ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui ſommes dans le Pays de la beauté, de l'eſprit & des agrémens, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſai qu'une réponſe qui puiſſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.